

QUI ETAIT KAFKA?

Projet de film documentaire de Richard Dindo

© Lea Produktion, Zürich et Les Films d'Ici, Paris

„Y avait-il encore un recours? Existait-il encore des objections qu'on n'avait pas soulevées? Certainement il y en avait. La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre. Où était le juge qu'il n'avait jamais vu? Où était la haute cour à laquelle il n'était jamais parvenu? Je veux parler. Je lève les mains.“

INTRODUCTION

Franz Kafka était dans mon adolescence, comme pour beaucoup d'autres, l'un de mes éducateurs spirituels et littéraires. Souvent je l'ai accompagné sur son chemin d'école ou dans les ruelles sombres du ghetto. Je lui ai rendu visite dans les sanatoriums où il cherchait à guérir de sa tuberculose, et j'ai entendu les pleurs de Dora Diamant, sa dernière compagne, sur sa tombe, le jour de son enterrement. Je me sentais aussi proche de Kafka que d'un demi-frère lointain, dont je connaissais l'existence, mais que je n'avais encore jamais rencontré, jusqu'au jour où l'on reçoit la nouvelle affreuse qu'il vient de mourir. La conscience douloureuse de l'avoir "raté", m'a poursuivi pendant toute mon adolescence, et ne m'a jamais vraiment quitté. Kafka m'a aidé à mieux me connaître et à mieux connaître les autres. Il m'a aidé à comprendre ce qu'est la littérature et ce qu'est le langage. Il est non seulement lu dans le monde entier, il est aussi l'un des rares écrivains dont les livres ont transformé nos vies.

Il est certainement celui, avec Proust et Joyce, qui a eu l'influence la plus grande sur la littérature du 20ème siècle et il est l'écrivain le plus étudié et le plus interprété de toute l'histoire de la littérature. Il existe des milliers de biographies et de dissertations sur lui. Tant de gens partout dans le monde ont cherchés et cherchent encore à comprendre le sens caché dans son oeuvre, et veulent absolument percer le mystère de sa vie.

Depuis des années je rêve de faire un film sur Kafka pour enfin le rencontrer au-delà de sa tombe et pour entrer dans son monde obscur qui nous vient des siècles et des siècles, de cette histoire juive dont il est l'un des fils les plus glorieux.

En tant que cinéaste, je suis un biographe et un travailleur de la mémoire. Je considère le cinéma documentaire comme „un art de la biographie“. Au cours des années j'ai tourné plusieurs films sur des écrivains. J'ai toujours pensé que l'écrivain est la personne au monde dont on peut comprendre le mieux „la vérité intime“, grâce à son écriture souvent autobiographique. Ce n'est que par l'écriture que l'on peut faire comprendre aux autres qui on est. Notre vérité est dans le texte, plus que nulle part ailleurs. Un film biographique doit donc avoir la prétention de s'approcher et de cerner „la vérité“ de son personnage.

Avec ce film sur Kafka je voudrais continuer mon travail sur les écrivains. Aller plus loin encore dans la description d'une existence, d'une biographie, en faisant un film sur un homme unique, secret, exceptionnel, un homme de légende, un homme qui a peut-être écrit les plus belles lettres de l'histoire de

la littérature, avec celles de Gustave Flaubert, dont Kafka était d'ailleurs un grand admirateur.

Ce sera pour toujours son secret, pourquoi lui, qui ne faisait qu'écrire, qui soumettait toute sa vie et toutes ses relations humaines au besoin d'écrire, pourquoi Kafka a demandé à son meilleur ami, Max Brod, de brûler après sa mort tous ses manuscrits, ceux de ses trois romans, „LE PROCES“, „LE CHATEAU“ ET „AMERIQUE“, ainsi que son Journal et toutes ses lettres. Ce souhait étrange et incompréhensible est l'un des grands secrets de l'histoire de la littérature, comparable au silence subit de Rimbaud, à son reniement de la poésie et à son départ amer dans un exil triste et sans gloire en Abyssinie.

L'idée clé de ce projet est la même que celle dans mon film sur „Arthur Rimbaud, une biographie“ en 1991: puisqu'il n'existe plus de témoins encore en vie, je me servirai d'acteurs et d'actrices qui joueront le rôle des personnes qui ont le mieux connu Kafka de leur vivant, ceux et celles qui lui étaient les plus proches. Les acteurs et actrices du film parleront à la place des morts, avec des phrases que ceux-ci ont jadis écrites sur leur relation à Kafka.

Ceux et celles qui parleront dans le film sont en quelque sorte des survivants, non seulement par rapport à Kafka lui-même, mais par rapport à ses amis morts qu'ils représentent devant la caméra. Ces entretiens, ou plutôt ces „monologues intérieurs“, permettront d'éviter un commentaire, qui sera donc remplacé par ces entretiens fictifs. Le cinéma documentaire qui travaille sur le passé est toujours confronté à un problème de représentation. Ce qu'on ne peut pas montrer, il faut en parler. Il doit trouver des mots et des phrases pour parler de ce qui n'existe plus, de ce qui n'est plus visible, de ce qu'il faut pouvoir s'imaginer. On se pose toujours la même question: comment montrer le passé? Avec quels mots et avec quelles images?

Contrairement à ce que j'avais fait dans le film sur Arthur Rimbaud, je ne me servirai pas d'une voix off pour lire des extraits de l'oeuvre de Kafka. Cela me paraît trop compliqué; son langage est trop complexe, trop profond, pour pouvoir être compris en quelques phrases. Ses textes ont besoin de continuité et de durée pour exister.

L'écriture de Kafka est fluide comme un fleuve qui coule sans jamais s'arrêter. Ses récits sont la somme presque sans fin de phrases qui s'additionnent les unes aux autres dans une implacable logique qui ne s'arrête jamais vraiment. On dirait que Kafka a écrit dans une espèce de transe ou d'hallucination. Son écriture est comparable à celle d'un prophète biblique, au sens de la Thora et du Talmud.

Il n'y aura donc pas de lectures en off de certains des textes de Kafka. La particularité de son langage, sa manière de s'exprimer, la profondeur de sa pensée deviendront tout à fait vivantes et compréhensibles à travers de ce qu'en diront les témoins de sa vie. Grâce à eux on comprendra très bien le personnage, mais aussi son style unique et exemplaire, sa manière de s'exprimer, sa poésie très particulière, avec souvent un humour sousjacent et ironique. Il joue avec les mots, questionne le sens et les énigmes des phrases et, au-delà, les secrets de la vie, en racontant sans arrêt des histoires toujours semblables et toujours différentes. Il partage avec les rabbins cette obsession juive des mots et des vocables, dans le sens où l'avait écrit un rabin polonais, cité par le philosophe Emmanuel Levinas: „Tout le judaïsme ne consiste peut-être qu'à connaître la véritable signification des mots.“

C'est Walter Benjamin qui le premier a comparé l'écriture de Kafka à celle du Talmud et a parlé de son oeuvre comme d'une „prophétie“. Brecht a considéré „Le Procès“ comme un livre prophétique. La logique de Kafka est une logique juive, elle vient du livre des livres, des lois de son peuple auquel il se sentait profondément appartenir, ce peuple qui seul a survécu depuis l'antiquité, quoique dispersé dans un exil douloureux et interminable. La culture juive est par définition universelle, parce qu'elle était en quelque sorte déjà là „dès le départ“, et parce qu'elle est la seule qui a sur-vécu à toutes les autres cultures de son époque; sans doute à cause de cette fidélité incomparable et unique à son livre. Ainsi la littérature de Kafka, dans la mesure où elle est juive et talmudique, est en même temps métaphorique et universelle; son oeuvre est lisible dans toutes les cultures et dans toutes les langues.

Kafka est un prophète qui, comme l'a remarqué Walter Benjamin, a ressenti l'avenir comme une punition. Pour cette raison on a vu dans ses romans une vision prémonitoire du goulag soviétique et des camps de concentration nazis. Ses livres étaient d'ailleurs interdits dans les pays socialistes, même à Prague, et les Nazis les ont brûlés. L'idée d'être innocemment accusé et exterminé a hanté Kafka toute sa vie et traverse comme un fil conducteur toute son oeuvre. Ce n'est donc pas un hasard, mais une tragédie qu'on pourrait appeler „logique“, que ses trois soeurs aient été assassinées à Auschwitz, après être passées par Theresienstadt.

En tant qu'écrivain, Kafka était un somnambule, quelqu'un qui n'écrivait pratiquement que la nuit; ses textes ressemblent à des rêves ou alors à des cauchemars. Non seulement ses livres, mais toute son existence a quelque chose d'onirique, comme s'il n'avait pas été toujours sûr de vraiment exister. Cela venait sans doute de son rapport difficile à son père, mais aussi de son existence juive, de ce peuple sans terre ni patrie, ce qui lui a donné ce sentiment d'être un étranger parmi les autres, et souvent aussi à soi-même.

On dirait que Kafka était „l'un de ces survivants d'une enfance morte“ dont a parlé Imre Kertész. La terreur que son père a exercé sur lui, l'a à jamais empêché d'avoir confiance en lui et de savoir qui il était. De ce fait, il ne vivait pas vraiment dans le monde, mais d'abord dans le langage et dans les livres.

Kafka avait une relation pathologique à son corps, un sentiment d'irréalité, mais aussi de honte et d'extrême pudeur. La sexualité était pour lui quelque chose de foncièrement sale. C'est sans doute lié à son enfance, même s'il n'en a jamais vraiment parlé. Ses parents avaient leur chambre à coucher à côté de la sienne, pour y parvenir ils devaient traverser sa chambre à lui. Il a dû entendre et s'imaginer pas mal de choses. Il a écrit un jour dans son Journal que les draps de lit et les chemises de nuit le dégoûtaient littéralement. Sa haine du père a dû commencer là.

Emmanuel Levinas a écrit ces phrases qui évoquent à merveille le rapport de Kafka à la réalité: „Pour le juif, rien n'est entièrement familier, entièrement profane. L'existence des choses lui est quelque chose d'infiniment étonnant. Elle le frappe comme un miracle. Il éprouve un émerveillement de tous les instants devant le fait si simple et si extraordinaire pourtant que le monde est là.“ Personne mieux que Kafka a exprimé et vécu cet émerveillement presque enfantin et poétique devant le simple fait que le monde existe et qu'il existe lui-même.

Il a dit un jour à son jeune ami Gustav Janouch qu'il était aussi vieux que le peuple juif lui-même. Kafka avait conscience qu'il ne pouvait être compris qu'à travers son peuple, ses origines, sa famille. L'individu pour lui n'est qu'un passant dans ce monde. Ce qui reste, c'est l'histoire et les souvenirs, mais seulement s'ils ont été racontés. Pour un écrivain juif, écrire veut toujours dire, continuer la tradition des pères, toujours relire le livre et toujours le réécrire et le commenter en le réécrivant.

Comme le disait si pertinemment Edmond Jabès: „Le juif a, de tout temps, compris que sa vérité se trouve dans le livre, dans chaque mot du livre. L'être juif est un livre.“

Peut-être que Kafka ne voulait pas publier ses romans, parce qu'il avait peur de se confronter au Talmud, parce que le Livre des livres l'intimidait; peut-être n'osait-il pas le concurrencer, trouvant cela sacrilège. Comme il s'était toujours senti tout petit à côté de son père, il se voyait sans doute aussi tout petit à côté de la tradition rabbinique. A cause de sa modestie, de sa timidité, de sa peur, il croyait ne pas pouvoir se permettre de faire publier ses romans, qui manqueraient toujours de sagesse, de profondeur, de vérité, de légitimation à ses yeux. Il n'avait accepté de son vivant que la publication de

quelques nouvelles. Quant à ses trois romans, il ne les a jamais terminés. Ce qui rappelle encore ce Talmud toujours relu, réécrit et commenté sans fin. Kafka ne pouvait donc pas terminer ses livres. A ses histoires qui venaient du fond des âges, il ne pouvait y avoir de fin, car ces histoires-là ne s'arrêtent jamais.

Les entretiens qui suivent sont donc un montage de textes réellement écrits par les témoins les plus importants de la vie de Kafka. Ainsi Max Brod a déjà publié en 1937 une première biographie de Kafka. L'entretien avec l'acteur qui représentera Max Brod est tiré de cette première biographie. Les autres témoins ont laissé des articles sur Kafka, des lettres, des nécrologies, des témoignages oraux. Seule Felice Bauer qui a été par deux fois fiancée avec Kafka, n'a jamais parlé ou écrit sur sa relation tumultueuse avec lui. Pour elle, je me suis permis de me servir des magnifiques lettres que Kafka lui a écrites entre 1912 et 1914, lettres peu connues et mal lues, qu'Elias Canetti a considéré comme le meilleur de ce que Kafka a écrit. On y comprend bien la psychologie infiniment compliquée de Kafka, son caractère dépressif, sa peur de la vie, de la mort, des autres; son incapacité à aimer, à avoir des relations sexuelles avec une femme et la volonté inébranlable d'écrire qui dominait entièrement sa vie. Presque tout ce qu'on peut savoir de Kafka est contenu dans ses lettres à Felice Bauer.

Jamais un écrivain n'a autant mis „son cœur à nu“, ne s'est autant humilié et détruit lui-même que Kafka dans ses lettres à Felice. Ce fut un long processus qui a duré toute sa vie et qui passait à travers son écriture nocturne; un travail qui le désespérait souvent, car il n'avait pas la moindre confiance en lui-même et ne pensait pas que ses romans valaient quelque chose. Jamais aucun écrivain n'a autant douté de son travail, tout en écrivant de si beaux romans, de si belles lettres.

Il n'est peut-être pas essentiel pour lire un écrivain de connaître sa vie, mais plus on la connaît, plus la lecture de ses livres devient passionnante et lumineuse et mieux nous les comprenons. Je voudrais que le spectateur après ce film sache un peu mieux qui a été Kafka, quelle a été „sa vérité intime“ et ce qu'il nous apprend aujourd'hui. Et que le spectateur comprenne un peu mieux ce qui se cache derrière l'écriture comme travail, comme souffrance, comme insomnie, comme solitude.

Kafka est mort en juin 1924. Cela fait donc 80 ans cette année. Ce sera peut-être une „année Kafka“. De toute manière, Kafka est entré depuis longtemps dans l'inconscient culturel de l'humanité. Il est l'un des écrivains les plus lus, l'un de ceux qui ont laissé les traces les plus profondes dans la mémoire des gens. Kafka est un illustre inconnu, quelqu'un qui voulait rester anonyme après sa mort comme de son vivant, quelqu'un qui avait honte de son oeuvre

et qui est aujourd’hui célèbre dans le monde entier. Sa littérature rappelle quelqu’un qui était déjà mort de son vivant et qui se souvient de sa vie. On pourrait dire de Kafka ce que disait Michelet de lui-même: „Moi qui suis mort tant de fois, en moi-même, et dans l’Histoire.“

Walter Benjamin a écrit que chez Kafka „le monde apparaît en crise“. Que c'est la pitié envers la misère des hommes et la honte envers lui-même qui ont déterminé sa vie. Les livres de Kafka contiennent les métaphores les plus importantes du 20ème siècle, qu'il a représentées comme aucun autre écrivain de son temps. C'était un homme miraculeux, un homme hors du temps, mais aussi un homme de son époque; quelqu'un qui vit toujours parmi nous, que nous relisons sans arrêt, auquel nous pensons souvent, et qui est aujourd’hui, plus que jamais, d'une actualité presque inquiétante.

avec

**Max Brod
Milena Jesenka
Gustav Janouch
Max Pulver
Felice Bauer
Dora Diamant
L'infirmière Anna**

Les entretiens

MAX BROD (1884-1968)

(Max Brod était le meilleur ami de Kafka. C'est lui qui a sauvé les manuscrits que Kafka lui avait demandé de détruire après sa mort, dont les trois romans, le Journal et les lettres. C'est à Milena que Kafka avait laissé son Journal et le manuscrit de son roman „Le château“. Après la mort de Kafka, elle a tout envoyé à Max Brod, qui allait bientôt publier l'oeuvre de Kafka. Il n'est pas très clair si celuici voulait vraiment faire brûler ses manuscrits, en tout cas il ne l'a pas fait lui-même. Brod a émigré en 1939 en Palestine. Il a vécu à Tel-Aviv comme romancier, biographe et professeur de littérature. C'est lui qui a écrit la première biographie de Kafka dès 1937. Les phrases qui suivent sont extraites de cette biographie.)

„Franz a reçu une éducation allemande et a fréquenté uniquement des écoles allemandes, ce n'est que plus tard qu'il acquit de son propre mouvement une connaissance de la langue tchèque.

Franz est resté toute sa vie dans l'ombre de son père, cet homme imposant au physique comme au moral. Hermann Kafka avait un magasin d'articles de fantaisie, qui étaient livrés à des revendeurs pour les villages ou les villes de province.

Franz était l'aîné des enfants. Il avait trois soeurs. Son père, parti tôt le matin, ne voyait presque pas son fils. Sa mère elle aussi était occupée par les affaires du père, elle devait l'aider au magasin, et le soir, elle devait tenir compagnie à son mari. Franz a donc vécu une enfance indiciblement solitaire. Son éducation fut confiée à des gouvernantes. Des feuillets de son Journal nous parlent de la mélancolie et de la torpeur de ses jeunes années.

Un jour il a écrit une longue lettre à son père, qu'il a donnée à sa mère pour qu'elle la lui remette, mais la mère ne l'a jamais transmise. Elle l'a rendue à Franz, probablement avec quelques paroles d'apaisement.

„Cher père - ainsi débute la lettre - tu m'as demandé un jour pourquoi je prétends avoir peur de toi. Je ne sus comme d'habitude te donner aucune réponse, en partie justement à cause de la crainte que tu m'inspires.

J'étais un enfant timoré, mais je ne puis croire que j'ai été particulièrement dur à mener, en me parlant doucement, en me prenant simplement par la main. Or, tu ne peux te comporter envers un enfant autrement que selon ta nature, avec ta violence et tes bruyantes colères. J'avais perdu devant toi ma confiance et, en échange, j'avais reçu un immense sentiment de culpabilité.“ Kafka reconstruit alors sa vie comme une série de tentatives pour s'évader de la sphère du père.

A côté du père, voici la mère. Le fils déplore son attitude soumise envers le père. Il dédie un de ses livres, „Le médecin de campagne“, à son père. Franz citait souvent la phrase avec laquelle celui-ci accueillit le livre. Le père dit seulement: „Pose-le sur la table de nuit“.

Je fis la connaissance de Franz Kafka durant ma première année d'Université, en 1902-3. Franz avait un an de plus que moi. Il portait d'élégants complets,

bleu foncé pour la plupart, tout en lui participait de cet effacement et de cette réserve. Je ne pus que peu à peu connaître et comprendre son mal. Au premier abord Kafka semblait être un jeune homme tout à fait normal, mais curieusement silencieux, observateur, réservé.

On pourrait croire qu'il devait produire sur ses amis l'impression de quelqu'un de triste et même de désespéré. C'est tout le contraire. On se sentait à l'aise avec lui. Il parlait peu, lorsque la société était nombreuse. Il arrivait parfois que, des heures durant, il ne prît pas la parole. Mais sitôt qu'il disait quelque chose, le silence se faisait. Car ses paroles étaient toujours chargées de sens.

L'absolue franchise était l'un des traits les plus frappants de son caractère. Dans tout ce qu'il voyait, Kafka cherchait l'essentiel, l'émanation de ce monde de la vérité. C'est pourquoi il était celui qui savait le mieux écouter, celui qui savait le mieux questionner, lire, critiquer. Ses jugements étaient naturels et simples, d'une simplicité élémentaire, ils étaient l'évidence même. Il les prononçait sur un ton facile et assuré. On pourrait dire qu'il ne perdait jamais patience avec qui que ce fût.

Je fus de longues années l'ami de Kafka avant d'apprendre qu'il écrivait. Il fallait longuement solliciter Kafka pour obtenir de jeter un coup d'œil sur ses manuscrits. Cette attitude, d'ailleurs, n'était pas celle de l'orgueil, mais d'une autocritique exagérée.

Il me lut un jour, en 1909, le début d'un roman qui avait pour titre: „Préparatifs de noces à la campagne“. J'étais étonné et ravi. Cette impression s'accrut encore lorsqu'il me lut sa nouvelle „Description d'un combat“, dont il voulait détruire le manuscrit. J'eus aussitôt l'impression que c'étaient là les accents non pas d'un talent ordinaire, mais d'un génie.

Les premiers écrits de Kafka ne furent publiés qu'en 1909 dans la revue Hyperion de Franz Blei. Personne ne prêta attention à ces publications qui m'avaient demandé tant d'efforts.

A partir de 1908 nous nous vîmes journalement, parfois même deux fois par jour. Il émanait de sa personne le sentiment d'une force inaccoutumée, que je n'ai jamais éprouvé en présence d'autres hommes. Tout ce qui venait de lui était l'expression unique de sa vision des choses. En sa présence, la vie quotidienne se transmuait, on eût cru ne l'avoir encore jamais connue, tout était neuf d'une nouveauté triste et même écrasante.

Il disait de ses maux de tête, une horrible tension qu'il éprouvait dans les tempes: „Une vitre doit avoir un sentiment analogue à l'endroit où elle va se briser.“ Il disait aussi: „Je souhaite chaque jour être loin de la terre. Il ne me manque rien, sinon moi-même.“

Après ses études de droit, il obtint, en juillet 1908, un poste dans l'établissement d'assurances ouvrières contre les accidents pour le royaume de Bohême. Il se sentait violemment remué dans ses sentiments de solidarité sociale lorsqu'il voyait les mutilations dont les ouvriers avaient été victimes

par suite de déficiences des appareils de sécurité. Il est évident que Kafka dut une grande part de ses connaissances humaines à ses expériences d'employé. Il fut en contact avec les ouvriers victimes de l'injustice des hommes, il connut la lenteur des rouages administratifs et la vie stagnante des bureaux. Des chapitres entiers du „Procès“ et du „Château“ empruntent leurs décors, leur appareil réaliste, au milieu où il a vécu. Cette vie de bureau lui devenait de jour en jour plus pesante et plus insupportable. Le Journal nous dit assez quelles entraves elle présentait à son activité littéraire. Il constate avec grande frayeur que tout est prêt en lui pour l'oeuvre poétique et que se donner à cette oeuvre serait une délivrance céleste, une véritable résurrection à la vie.

Kafka essayait de dormir l'après-midi et d'écrire la nuit. Il donna bientôt des signes d'épuisement et il dut mettre en jeu ses dernières forces pour venir à bout de sa tâche administrative. Que de fois lui ai-je rendu visite dans cette maison d'assurances où il travaillait.

Il m'a écrit une fois: „Après avoir bien travaillé dans la nuit de dimanche au lundi, j'aurais pu écrire toute la nuit, et encore un jour, puis une nuit, puis un jour, et finalement m'envoler. L'immensité du monde que j'ai dans ma tête.“ „Ecrire est une forme de prière“, telle est la note la plus péremptoire de son Journal. La phrase: „La solitude n'apporte que des châtiments“, est un leitmotiv que l'on retrouve partout chez Kafka. Mais il disait aussi: „Plus la solitude s'épaississait autour de moi, plus j'étais content.“

Certes, il avait besoin de solitude pour écrire, il lui fallait être abîmé en lui-même, une conversation suffisait à l'interrompre. Deux tendances opposées étaient aux prises chez Kafka: la nostalgie de la solitude, et la volonté de vivre en communauté.

Tous les dimanches, en été, nous faisions de grandes promenades à pied, nous ne cessâmes d'entreprendre des excursions dans les environs de Prague. Nous passâmes d'innombrables heures sur les planches des piscines de Prague ou sur la Vltava, dans des barques, à travers les barrages.

Il lui arrivait de passer des mois dans une sorte de léthargie et de désespoir, je trouve dans mon Journal de nombreuses notes, sur sa tristesse. Je savais déjà par de multiples confessions combien il souffrait.

Il demandait à la vie plutôt trop que trop peu. Il exigeait d'elle la perfection ou rien, en amour comme ailleurs. Tout son être tendait vers la pureté.

En 1912 il a rencontré à Berlin une jeune femme, Mlle Felice Bauer. Elle resta durant cinq ans au centre de la vie de Franz. Il croit aimer Felice et est tout à fait heureux.

L'année 1912 est une année décisive pour lui. Il écrit „le Verdict“ et commence le roman „Amérique“. Je cite mes notes de cette époque. „Kafka en extase passe ses nuits à écrire. Un roman dont l'action se déroule en Amérique.“ Dans la même année il écrit une lettre de 22 pages à Felice Bauer. Il est agité de soucis quant à l'avenir. C'est ainsi que commença la tragédie de cette relation.

Le 3 novembre je note dans mon Journal: „Chez Baum, où Kafka lit son deuxième chapitre, merveilleux. Ce roman de lui, „Amérique“, une oeuvre magique.“ Sa langue est limpide. Pourtant des rêves et des visions d'une profondeur insondable passent sous l'étendue pleine de ce fleuve aux eaux transparentes. On y plonge le regard et l'on tombe sous le charme de sa beauté et de son originalité.

Lorsqu'on lit quelques lignes de Kafka, la langue et le souffle éprouvent une douceur qu'on n'avait jamais connue auparavant. C'est la perfection, la perfection tout court, cet achèvement des formes pures, qui faisait pleurer Flaubert devant les débris d'un mur de l'Acropole.

C'est un sourire nouveau qui distingue l'oeuvre de Kafka, un sourire né dans l'intimité des vérités dernières, un sourire métaphysique pour ainsi dire.

En mai 1913 parut le premier chapitre du roman posthume „Amérique“. Cette fois Franz avait négocié spontanément, sans que j'eusse besoin de l'y pousser. En septembre il me lisait le premier chapitre du roman „Le Procès“. On comprend alors que Kafka écrit, comme aucun autre ne l'avait fait avant lui, non seulement l'histoire du tragique humain tout court, mais aussi celle des souffrances de son peuple, de ce peuple fantôme, sans patrie, qui est masse sans corps et sans forme. Et il l'écrit sans que le mot „juif“ paraisse une seule fois dans ses œuvres.

En hiver 1914, dans un hôtel de Kolin, il nous lit, à ma femme et à moi, le chapitre final, inachevé, du roman „Amérique“, qui a provoqué notre enthousiasme.

Quand il m'a annoncé sa séparation définitive de Felice, il a pleuré. Ce fut la seule fois que je l'ai vu pleurer. Je n'oublierai jamais cette scène, l'une des plus émouvantes qu'il m'ait été donné de vivre. Les larmes coulaient le long de ses joues. C'est la seule fois où je l'ai vu effondré, ayant perdu toute contenance.

Pendant l'année 1915 il note dans son Journal: „Il n'y a personne ici pour me comprendre dans la totalité de mon être. Avoir quelqu'un qui le puisse, une femme par exemple, ce serait avoir pied de tous côtés, avoir Dieu.“

En août 1917, Franz fut pris pour la première fois d'une toux accompagnée de crachements de sang. Il l'explique psychiquement, ce serait pour ainsi dire la fuite devant le mariage. Il la nomme: sa capitulation définitive. Il considère la maladie comme une punition. Il endurait les souffrances avec héroïsme, et même avec une sérénité stoïque.

Pendant l'été 1923, Franz se rendit avec sa soeur à Muritz sur la Baltique. C'est le début de ses relations avec Dora Diamant, la compagne de ses dernières années. Elle devait avoir à l'époque dix-neuf ou vingt ans, sortait d'une famille juive hassidique considérée. C'était une hébraïsante remarquable; Kafka apprenait alors l'hébreu avec une ferveur particulière. Franz revint de sa villégiature avec une énergie nouvelle. Sa décision était prise maintenant de rompre tous les liens qui le retenaient, de partir pour

Berlin, de vivre avec Dora, et cette fois-ci il alla jusqu'au bout, rien ne l'arrêta. De Berlin il m'écrivit pour la première fois qu'il se sentait heureux et que même il dormait bien. Nouveauté sensationnelle. Il habita avec Dora en banlieue, à Steglitz.

C'est là que je lui rendais visite lorsque je venais à Berlin, en tout, trois fois, je crois. En cette dernière année de sa vie, il était sur la bonne voie, celle qui le mena à la perfection malgré les tourments de sa maladie. Il travaillait avec ardeur.

Enfin il devint flagrant que son état physique s'aggravait. Le 17 mars 1924, je ramenai Franz à Prague. Il habitait à nouveau chez ses parents. Malgré toute la sollicitude dont on l'entourait, il avait le sentiment d'un naufrage, d'une défaite. Il me demanda de lui rendre visite chaque jour. Il parlait maintenant comme s'il savait que nous n'avions plus longtemps à nous voir. Comme il déclinait de plus en plus, on dut le conduire dans un sanatorium.

„Dernière des épouvantes, le 10 avril“, dit mon Journal. „Clinique viennoise. Constaté la tuberculose du larynx. Jour de malheur terrible.“

Pour le trajet du sanatorium jusqu'à Vienne, on ne disposait que d'une auto découverte. Il pleuvait et il ventait. Sur tout le parcours Dora se tint devant Franz, cherchant à le protéger du mauvais temps.

Le dimanche 11 mai 1924, je partis par Vienne, afin de voir Franz encore une fois. Tout le trajet s'effectua sous le signe de la mort. Le matin, je pris le premier train pour Klosterneuburg, et de là pour Kierling.

La première chose que Dora m'a raconté, c'était la curieuse histoire de sa demande en mariage. Il voulait se marier avec Dora et avait écrit au père de celleci. Le père montra la lettre de Kafka à un rabin qui l'a lue et l'a rendue en prononçant un bref „non.“

Un soir Dora me prit à part et me dit à l'oreille qu'une chouette apparaissait chaque nuit à la fenêtre de Franz. L'oiseau des morts. Mais Franz voulait vivre, il observait les prescriptions médicales avec une exactitude que je ne lui avais jamais connue.

La sollicitude de Dora pour Franz était touchante, touchant aussi le tardif sursaut de toutes les énergies vitales en ce corps malade. Il n'avait jamais autant souhaité vivre que maintenant. S'il avait rencontré Dora plus tôt, je crois que sa volonté de vivre eût pris le dessus à temps.

Franz Kafka mourut le 3 juin, un mardi. Le corps fut transporté à Prague dans un cercueil plombé et fut inhumé le 11 juin à quatre heures dans le cimetière juif de Prague-Strasnice, au bord extrême du cimetière, près d'une des grandes portes. La grande horloge de la mairie s'était arrêtée à quatre heures. Les aiguilles indiquaient encore le moment fatidique.

Presque tout ce que Kafka a publié de son vivant, il fallait le lui extorquer avec habileté et éloquence. Il n'y avait pas de testament. Dans son meuble de bureau on a retrouvé un papier plié, il y avait mon adresse et quelques phrases dessus écrites à l'encre, dans lesquelles il me demande de brûler ses

textes non publiés, les romans, le Journal et les lettres. Un jour, nous en avions parlé. Il était question de mon testament. Kafka a dit: „Mon testament à moi sera tout simple, la demande à toi de tout brûler.“ Je me rappelle encore très exactement ce que je lui avais répondu: „Si tu crois sérieusement que je ferai ce que tu me demandes, je peux te dire tout de suite, que je ne le ferai pas.“ Convaincu du sérieux de ma réponse, Kafka aurait dû chercher quelqu'un d'autre comme exécuteur testamentaire, si sa volonté avait été claire et nette. Il connaissait l'admiration fanatique que j'avais pour chaque mot qu'il avait écrit. La succession de Kafka contenait les plus beaux trésors. Les trois romans surtout.

On pourrait dire que tout grand poète apporte sur quelque point de la vie une clarté que nul autre n'avait apportée avant lui. Peu d'écrivains ont ce destin, d'être presque complètement inconnus de leur vivant et de devenir mondialement connus très peu de temps après leur mort.“

MILENA JESENKA (1896-1944)

(Milena a vécu à Prague comme journaliste et traductrice, elle était membre du parti communiste jusqu'en 1936. Elle a connu Kafka dès 1920, ayant traduit un conte de lui. Une fois ils ont passé quatre jours ensemble. Elle était probablement amoureuse de lui, alors que lui était sexuellement impuissant; plein de peurs, d'hésitations, et qu'il la fuie comme il a fui toutes les femmes avant de connaître Dora Diamant. Pendant la guerre, Milena a été arrêtée à Prague par la Gestapo pour faits de résistance et pour avoir aidé des compatriotes juifs à fuir le pays. Elle a été transportée dans le camp de concentration de Ravensbrück où elle est morte d'une opération des reins le 17 mai 1944. Kafka lui a écrit un grand nombre de lettres devenues fameuses dans l'histoire de la littérature. Elles ont été publiées en 1952 par un ami de Milena à qui elle les avait confiées. Quelque temps avant la mort de Kafka, Milena a écrit plusieurs lettres à Max Brod pour lui parler de sa relation avec Kafka. Les phrases qui suivent sont des extraits de ces lettres, ainsi que de la nécrologie que Milena a publié dans un journal pragois après la mort de Kafka.)

„Max Brod m'avait demandé comment il se fait que Franz ait peur de l'amour et qu'il n'ait pas peur de la vie? Mais je pense qu'il en va autrement. Pour lui, la vie était tout à fait différente de ce qu'elle est pour les autres. Pour lui, l'argent, la Bourse, le contrôle des devises, une machine à écrire étaient des choses tout à fait mystiques, c'était pour lui les énigmes les plus étranges, vis-à-vis desquelles il n'avait pas du tout le même rapport que nous autres. Il était incapable de comprendre les choses du monde les plus simples. Sa gêne envers l'argent était presque la même que celle qu'il éprouvait envers les femmes. De même, sa peur du bureau. Quand vous lui demandiez pour quelle

raison il avait aimé sa première fiancée, il répondait: „Parce qu'elle s'entendait si bien en affaires“, et son visage se mettait à rayonner de respect. Le monde entier restait pour lui un mystère. Lorsque je lui parlais de mon mari, qui m'est infidèle cent fois par an, qui me tient sous sa coupe en même temps que beaucoup d'autres femmes, son visage s'éclairait du même respect qu'auparavant quand il me parlait de son directeur qui tapait si vite à la machine et qui était donc un homme remarquable.

Tout cela lui restait étranger. Franz ne pouvait pas vivre. Franz n'avait pas la capacité de vivre. Franz n'était jamais en bonne santé. Franz devait mourir jeune. Il était sans le moindre refuge, sans asile. C'est pourquoi il était exposé là, où nous sommes protégés. Il était comme un homme nu au milieu des gens habillés. Ses livres sont étonnantes. Lui-même était plus étonnant encore.

Je tiens à la main la lettre que Franz m'a envoyée du Tatra, une prière mortelle, qui est aussi un ordre: „Ne pas écrire et éviter que nous nous rencontrions; exécute seulement cette prière sans rien dire, elle seule peut me permettre de continuer un peu à vivre, tout le reste ne peut que continuer à me détruire.“

Je sais qui est Franz; je sais ce qui est arrivé et je ne sais pas ce qui est arrivé, je suis au bord de la folie. Je veux savoir si je suis ainsi faite que Franz a souffert avec moi, comme avec toutes les autres femmes, au point que sa maladie s'était aggravée et qu'il avait dû chercher refuge dans son angoisse, et que je dois maintenant disparaître à mon tour. Je veux savoir si c'est moi qui suis coupable ou si c'est une conséquence de sa propre nature. Depuis des mois je ne savais rien de lui. S'il est vrai que les humains ont une tâche à accomplir sur la terre, j'ai bien mal accompli ma tâche envers lui. Comment pourrais-je être assez immodeste et lui nuire, alors que je ne suis pas parvenue à l'aider?

Ce qu'était sa peur, je le sais jusqu'au plus profond de moi-même. Elle existait bien longtemps avant moi, avant qu'il ne me connaisse. J'ai connu sa peur avant de le connaître lui-même. Je me suis cuirassée contre elle en la comprenant. Durant les quatre jours que Franz a passé à mes côtés, il l'a perdue. Nous nous étions moqués d'elle. Je savais avec certitude qu'aucun sanatorium ne parviendrait à la guérir, qu'il ne se porterait jamais bien tant qu'il aurait cette peur. Et aucun réconfort psychique ne pouvait vaincre cette peur, car la peur interdit le réconfort. Cette peur ne me concerne pas seulement moi, elle concerne tout ce qui vit sans pudeur, par exemple la chair. La chair est trop dénuée de voile, il ne supportait pas de la voir. J'ai réussi à mettre ces choses de côté. Quand il ressentait cette peur, il me regardait dans les yeux, nous attendions un moment, et cela passait. Il a pu trouver auprès de moi un moment de repos. Je crois que c'est nous tous, le monde entier et tous les êtres qui sommes malades et que lui était le seul à être sain, à comprendre et à sentir les choses comme elles sont, le seul

à être pur. Je sais que ce n'est pas contre la vie qu'il se met en défense, mais seulement contre une certaine façon de vivre. Si j'avais pu prendre sur moi d'aller avec lui, il aurait pu vivre heureux avec moi.

Est-il possible que cet homme-là ait ressenti quelque chose qui n'eût pas été juste? Il en sait sur le monde dix mille fois plus que tous les hommes du monde.

Il m'avait donné des manuscrits et ses Journaux, environ quinze gros cahiers, il m'avait demandé de ne les montrer qu'à Max Brod, son meilleur ami, et seulement après sa mort.

J'ai été vraiment effrayée, je ne savais pas que sa maladie était si grave. Après sa mort j'ai publié une nécrologie dans le journal „Pardon listy“ à Prague. J'y ai écrit: „C'était un écrivain de langue allemande qui vivait à Prague. Peu de gens le connaissaient ici, car il allait seul son chemin, plein de vérité, effrayé par le monde. Il a écrit les livres les plus importants de toute la jeune littérature allemande, toutes les luttes de la génération d'aujourd'hui dans le monde entier y sont incluses. Ils sont vrais, nus et douloureux. Ils sont pleins de l'ironie sèche et de la vision sensible d'un homme qui voyait le monde si clairement qu'il ne pouvait pas le supporter et qu'il en est mort. Tous ses livres décrivent l'horreur de l'incompréhension, de la faute innocente parmi les hommes. C'était un artiste et un homme d'une conscience si sensible qu'il entendait encore là où les sourds se croyaient faussement en sûreté.“

GUSTAV JANOUCH (1903-1968)

(Gustav Janouch était le fils d'un collègue de travail de Kafka, il a rencontré celui-ci en mars 1920 à l'âge de 17 ans; il a noté dans les années vingt ses conversations avec Kafka et les a publiées après la deuxième guerre mondiale à laquelle il a survécu comme résistant. Il est né à Vienne et a passé son enfance et son adolescence à Prague. Une première édition de ses conversations a été publiée en France en 1951, traduite par Clara Malraux. A la fin de sa vie Janouch a republié ses „Conversations“ avec des textes supplémentaires, republiés en France en 1978 par „Les Lettres nouvelles“. Les phrases qui suivent sont tirées de ces deux publications.)

„Mon père, un jour, a montré des poèmes que j'avais écrits en tant que lycéen de dix-sept ans, à un Dr. Kafka pour lui demander son avis. J'ai demandé: „C'est qui?“ Mon père m'a répondu: „Il travaille dans notre service juridique. Il m'a fait des compliments sur tes poèmes.“ Un jour il m'a emmené dans le bureau du Dr. Kafka. J'y vois un homme mince et de haute taille. Ses cheveux noirs étaient rejettés en arrière, ses yeux d'un bleu-gris admirable, ses lèvres souriaient, d'un sourire doux-amer. Le Dr. Kafka me tendit la main. Voilà

donc, me dis-je, celui qui a créé le personnage de Samsa, le mystérieux insecte. „Il y a encore dans vos poèmes beaucoup de bruit“, dit Franz Kafka. „C'est là un trait de jeunesse. Le bruit perturbe l'expression. Mais je ne suis pas un critique. Je suis seulement celui qu'on juge et celui qui assiste au jugement. Il n'y a de définitif que la souffrance“, dit-il gravement. „Quand écrivez-vous?“ „Le soir, la nuit“. Et lui: „S'il n'y avait pas ces affreuses nuits d'insomnie, je n'écrirais pas du tout. Mais ainsi, jamais je ne puis oublier l'obscur cellule individuelle où je suis détenu. Je ne peux écrire pendant la journée. La lumière détourne mon attention. Peut-être me détourne-t-elle de l'obscurité de mon intérieur.“

Kafka a de grands yeux gris sous d'épais sourcils noirs. Son teint est brun et ses traits extrêmement mobiles. Kafka parle avec son visage. Il incline la tête en avant tout en levant les épaules, appuyant la main sur le coeur.

„Le poète est en réalité toujours beaucoup plus petit et plus faible que la moyenne de la société. C'est pourquoi il éprouve la pesanteur de l'existence terrestre beaucoup plus intensément et fortement que les autres hommes. Chanter n'est, pour lui, personnellement, qu'une façon de crier. L'art est pour l'artiste une souffrance, par laquelle il se libère pour une nouvelle souffrance.“

Je ne me rappelle plus combien de fois je suis allé voir Franz Kafka au bureau. Sur ses lèvres minces flottait souvent un fin sourire. Toute sa silhouette semblait dire: „Je vous en prie, je suis sans importance aucune. Vous me causerez une grande joie en ne me voyant pas.“

La voix, le geste et le regard, tout rayonnait de ce calme que donnent la compréhension et la bonté. Il parlait tchèque et allemand. Mais davantage allemand.

Trois semaines environ après ma première rencontre avec Franz Kafka, nous fîmes notre première promenade.

Notre promenade circulaire nous avait ramenés vers le palais Kinsky, quand, sous l'enseigne de la firme „HERMANN KAFKA“, nous vîmes apparaître un homme grand et corpulent. Quand nous eûmes fait trois pas, il dit d'une voix forte: „Franz! A la maison! L'air est humide.“ Kafka dit d'une voix étrangement feutrée: „Mon père. Il se fait du souci pour moi. L'amour a souvent le visage de la violence. Adieu, passez me voir.“

Un jour Kafka reçoit son récit „La Colonie pénitentiaire“. Il est embarrassé. Il fourre le livre dans un tiroir, qu'il ferme à clef. Il dit: „Max Brod, tous mes amis, s'emparent régulièrement de telle ou telle chose que j'ai scribouillé, et me font ensuite la surprise d'arriver avec un contrat d'édition en bonne et due forme. Je ne veux pas leur causer de difficultés et c'est comme cela que, pour finir, on publie des choses qui n'étaient en fait que des notes à usage personnel, ou des jeux. Des documents personnels, attestant ma faiblesse d'homme, se trouvent imprimés, parce que mes amis se sont mis en tête d'en

faire de la littérature et parce que, de mon côté, je n'ai pas la force de détruire ces témoignages de ma solitude.“

Une fois, en passant près de sa maison, il dit: „J'habite chez mes parents. J'ai bien une petite chambre à moi, mais cela n'est pas chez moi, ce n'est qu'un refuge où cacher mon agitation intérieure pour mieux y succomber.“

Je lui ai parlé d'un quartier juif que j'avais visité avec ma mère. Elle avait donné asile dans sa maison, lors des pogromes, à de nombreux juifs. Kafka dit alors: „Et moi, je voudrais me précipiter chez ces pauvres juifs du ghetto, baisser le bas de leur robe et ne rien leur dire, absolument rien.“ „Etes-vous à ce point seul?“ Kafka fit „oui“ de la tête. „Comme Kaspar Hauser?“ Kafka eut un rire et répondit: „Bien pire que cela. Je suis seul... comme Franz Kafka. Peut-être que mon insomnie n'est qu'une forme de la peur du visiteur auquel je dois ma vie. Les vivants nous restent à jamais inconnus. Tout art véritable est document, témoignage“, dit gravement Franz Kafka.

Souvent il parlait de la mort. Il disait: „Qui comprend pleinement la vie, n'aura pas peur de mourir. La peur de la mort est simplement signe d'une vie non remplie. Une espèce d'infidélité.“

„De la Karpfengasse dans la ville juive où je suis né, jusqu'à la patrie, le chemin est infiniment long. Je viens d'un autre monde. Mon monde à moi s'éteint. Je suis brûlé. Derrière l'art il y a la passion. Dire quelque chose ne suffit pas, il faut le vivre. La langue est une vieille amante.“

Une fois qu'on se promenait de nouveau dans le ghetto, il dit: „Je suis aussi vieux que le judaïsme, je suis le juif éternel. On ne peut échapper à soi-même. Il faut aller loin, pour retrouver la patrie qu'on a quittée.“

Il était absolument sioniste. Il disait: „La patrie Palestine est pour les juifs un but nécessaire.“

Franz Kafka était la première personne dans ma vie qui me prenait au sérieux, qui m'a parlé comme à un adulte et m'a ainsi rendu confiance en moi-même. L'intérêt qu'il me portait était comme un cadeau qu'il me faisait. J'étais porté à travers le temps sur une vague d'émotion heureuse. Je n'étais plus un insignifiant fils de fonctionnaire, mais un être humain luttant pour conquérir sa personnalité et la mesure du monde. Cela, je le devais au Dr. Kafka. C'est pourquoi je l'admirais et le vénérais. Il était pour moi un maître et un confesseur.

Aussi n'y avait-il alors pour moi rien de plus beau que d'être assis dans son bureau ou de vagabonder avec lui dans les rues, les jardins et les passages de Prague, sans cesser jamais de l'écouter avec admiration.

„La vérité est toujours un abîme“, disait-il un jour avec gravité. „L'homme n'est pas un condamné à mort. Il est condamné à vivre. Je suis engagé dans la révolte la plus épuisante qui soit, et elle est à peu près sans issue.“ „Contre qui?“ „Contre moi-même.“

Une autre fois il me disait: „J’envie la jeunesse“ „Vous n’êtes pas si vieux“, répliquai-je. Kafka sourit: „Je suis vieux comme le judaïsme, vieux comme le Juif errant.“

Dans une librairie il m’acheta un livre sur le peintre Gauguin et „Vie et Oeuvre d’Arthur Rimbaud“. Il me parla longuement de ce qu’avait fait Rimbaud avec la langue. Comment il allait „même au delà des mots, en métamorphosant les voyelles en couleurs.“

L’automne humide et un hiver étonnamment précoce et rude aggravèrent la maladie de Kafka. Dans son bureau, sa table était vide et abandonnée.

„Il a de la fièvre“, me dit le Dr. Treml, qui travaillait à côté de Kafka. „Peut-être qu’on ne le reverra plus.“ Je suis rentré triste à la maison.

Sa table est restée vide pendant des semaines. Mais un jour, il fut de retour. Pâle, voûté, souriant. Avec une voix fatiguée et basse, il me disait qu’il était simplement venu pour rendre quelques documents et pour ramener chez lui des écrits personnels. Qu’il n’allait pas bien, qu’il allait partir dans un sanatorium dans la Haute Tatra. Sa voix se perdit dans une toux sèche et convulsive.

Avant son départ, je lui ai dit: „Vous irez bien et vous allez revenir guéri. L’avenir va tout arranger. Tout va changer.“

Franz Kafka sourit tristement et montra sa poitrine de son index droit.

„L’avenir est déjà là. Le changement n’est que le devenir visible d’une blessure cachée.“

Un jour la femme de ménage me dit: „Le Dr Kafka a disparu sans bruit et sans se faire remarquer, comme une petite souris. Il a disparu comme il avait vécu ici pendant toutes ces années. Je ne sais pas qui a vidé ses armoires.“

Elle me parle d’une belle tasse à thé bleu et or“, dans laquelle il buvait souvent du lait, parfois du thé. „Prenez cette tasse avec vous, mon jeune Monsieur. Vous qui aimiez tant le Dr. Kafka.“ La petite coupe de porcelaine m’a suivi dans tous mes domiciles et toutes les situations. Je ne m’en suis jamais servi. Je n’ai pas osé toucher de mes lèvres le bord de cette tasse que Kafka avait portée à ses lèvres.“

MAX PULVER (1889-1952)

(écrivain suisse, né à Berne)

„C’était durant l’hiver 1917 à Munich. Nous souffrions beaucoup de la faim. C’est là-bas que je vis Franz Kafka pour la première fois. C’était un nom qui comptait mais dont je ne savais pas grand chose. Sans doute avait-il écrit de nombreux textes importants, mais seuls quelques courts récits avaient été publiés. Qui était cet homme affichant cette objectivité presque affolante lorsqu’il décrivait les tourments de l’âme? Ce ton-là était inconnu dans la

langue allemande. Seul Gogol, seul Dostoïevski, seuls les Russes avaient jusqu'alors trouvé ce ton.

Franz Kafka était aussi une rumeur. La rumeur d'un homme qui souffrait et qui se faisait souffrir, la rumeur d'un masochiste qui poussait si loin la haine envers son père qu'il en venait à se détruire lui-même. La rumeur d'un suicidaire en quelque sorte, qui agissait au nom d'une justice punitive. Dans le procès qu'il intentait au monde, il avait non seulement impliqué son père, mais tous les autres pères également, et toutes les figures de l'autorité. Voilà la légende qui courait sur lui.

Pour nous Kafka était beaucoup moins un écrivain qu'un juge de notre âme. Et voilà que cet homme étrange avait quitté Prague pour Munich, malgré la guerre et la frontière. Voilà que le juge était là, et je suis allé vers lui, comme si c'était à moi que le procès avait été intenté. Kafka était assis sur une plateforme, près d'un pupitre, le visage blême, les cheveux bruns, l'air fantomatique, incapable de dissiper tout à fait sa gêne d'être là. Assis de travers par rapport à son pupitre, il lisait un texte inédit, „A la colonie pénitentiaire“. Sa voix avait beau avoir l'air de vaguement s'excuser, ses images pénétraient en moi comme des couteaux, comme des aiguilles de glace provoquant de vertigineuses douleurs. Jamais je n'ai vu des paroles provoquer pareil effet. Je suis resté jusqu'à la fin, même si mon cœur parfois s'arrêtait de battre.

Kafka et moi, nous nous donnâmes rendez-vous pour une promenade le lendemain matin. Dans la grisaille brumeuse d'un jour de novembre, nous traversâmes des champs de chaume déjà recouverts par le gel. Le monde semblait en train de mourir, sans espoir de survie. Kafka cherchait constamment à reprendre son souffle. La tuberculose était devenue son arme pour se défendre contre le monde, et surtout contre son père qu'il pensait punir grâce à cette maladie. Rester en bonne santé aurait été donner raison à son père. Il voulait être malade, il voulait gagner difficilement sa vie comme employé dans une compagnie d'assurance, il voulait vivre dans la gêne et la souffrance. Voilà tout ce que je compris en l'écoutant alors qu'il fixait, presque hypnotisé, l'image de son père.

Pour ma part, je trouvais étrange cette haine à l'égard du père, que Kafka, d'ailleurs, n'exprima jamais de manière explicite. J'étais le dernier fils d'une veuve, et tout petit, alors que je n'allais pas encore à l'école, j'avais dû subir la plus grande perte de ma vie, celle d'un père adoré, qui m'avait laissé dans une détresse et une solitude affreuses.

Voilà pourquoi cette haine du père me sembla pathologique, voire presque blasphématoire. Mais Kafka ne voulut pas entendre mes objections, il était obsédé par sa vision du monde, lui révélant que le père était à l'origine de tout le mal. Heureux, malgré son amertume, d'avoir trouvé le coupable, il donnait pourtant, si étrange cela fût-il, raison à ce coupable. Car le fils s'inflige lui-même la peine prononcée par le père, dans „Le Verdict“.

Un violent amour se cache derrière cette haine insensée: si le fils en vient à détester autant son père, c'est qu'auparavant, il lui a voué un amour infini. En 1924, au cours d'un voyage en train entre Vienne et Linz, je lus la nouvelle de sa mort dans un journal vieux de quelques jours. Déjà de son vivant, la rumeur avait fait de cet homme étrange un véritable mythe.
Kafka survit toujours au beau milieu des horreurs de notre époque, sous la forme d'une lumière étrangement blafarde, qui, même si elle ne nous est d'aucun réconfort, continue à briller.“

FELICE BAUER (1887-1960)

(Felice Bauer est née en Schlesie; du temps où elle a connu Kafka elle vivait à Berlin; elle a fui en 1938 avec sa famille juive en Suisse, avant d'émigrer aux Etats-Unis où elle est morte en 1960. Quelques années plus tôt elle avait vendu les lettres de Kafka à la maison d'édition allemande Schocker. Kafka lui a écrit entre le 20 septembre 1912 et le 16 octobre 1917 des centaines de lettres. Il voulait se marier avec elle; ils ont été deux fois fiancés, mais il s'est rétracté deux fois au dernier moment. Elle avait un dentier en or, ce qui a effrayé Kafka au départ. Le texte qui suit est construit à partir de citations de lettres de Kafka, prononcées par l'actrice qui représentera Felice Bauer dans le film.)

„Nous nous sommes connus, Franz et moi, en juin 1912 chez le père de Max Brod à Prague. Franz m'a écrit dès septembre une lettre, dans laquelle il se présente et me rappelait le voyage qu'on s'était promis de faire ensemble en Palestine. Il a raconté comment il m'avait aperçue à table et regardée. Il se rappelait absolument de chaque détail; comment il était assis derrière moi, pendant le concert de piano, et comment il m'avait tendu la main lors de nos adieux.

Il avait 30 ans à l'époque. Il trouvait qu'il avait un air de petit garçon. Il m'a dédié le conte „Le jugement“, publié chez Wolf à Berlin en mars 1913. Il y était écrit: „Pour Mademoiselle Felice B.“

Il écrivait toujours la nuit. D'abord de la littérature, ensuite la correspondance.

Souvent il se plaignait de son travail au bureau, qui l'empêchait d'écrire. Il disait qu'il devait concentrer ses forces misérables à écrire, que s'il n'écrivait pas, il serait perdu. Sa vie consistait à tenter d'écrire, des tentatives ratées, selon lui.

Sa mère trouvait que sa littérature n'était qu'un passe-temps. Il se plaignait souvent qu'elle ne comprenait rien à son travail, comme il se plaignait de l'incompréhension de ses parents en général à son égard. Il faut savoir qu'il vivait toujours dans le même appartement qu'eux. Sa chambre était contiguë à celle de ses parents, pour y aller, ils devaient passer par la sienne. C'était curieux.

Une fois il m'a écrit que la vue du lit matrimoniale à la maison, le linge utilisé, les chemises de nuit de ses parents le dégoûtaient. Il a même parlé de haine.

Il écrivait à cette époque son roman „L'introuvable“, plus connu sous le titre „Amérique“. Une histoire infinie comme il disait. Parfois il parlait de ses soeurs, qu'il aimait bien, et de son père qu'il haïssait et qui le haïssait aussi à ce qu'il croyait. Une fois il m'a fait apporter des roses par un messager.

Bientôt on se connaissait mieux et il semblait qu'il était tombé amoureux de moi.

On ne s'était toujours pas revus. A cette époque il m'a écrit pratiquement tous les jours. Parfois même deux, trois fois par jour. Toujours, il trouvait que je n'écrivais pas assez.

Il parlait souvent de son état de santé, qui l'inquiétait.

Il aimait voir des photos de moi, sur lesquelles il écrivit des pages de commentaires.

Je lui avais écrit, que je pleurais parfois. Il m'a répondu qu'il ne savait pas pleurer. Que les pleurs des autres lui paraissaient toujours étranges et incompréhensibles. Il n'aurait pleuré que deux fois dans sa vie, la nuit, sur des passages du roman qu'il était en train d'écrire. Il m'a demandé la permission d'embrasser mes „beaux yeux mouillés“.

Au début de 1913 il m'a envoyé trois photos de lui. Il disait: „Je ne peux m'empêcher de penser que ces flashes me donnent une expression un peu folle, le visage à l'air comme à l'envers, les yeux louchent et semblent pétrifiés. N'aie pas peur, mon amour, ce n'est pas moi.“

Un jour il m'a écrit qu'il était tout juste assez sain pour lui-même, mais non pour un mariage et encore moins pour une paternité.

Il m'a toujours mise en garde contre lui, m'a expliqué que je ne serais jamais heureuse avec lui, mais au contraire que je souffrirais beaucoup. Et puis quand même: „Mon amour, ne me renvoie pas. L'amour vient, l'amour va, et revient encore.“

De nouveau je pleurais, j'étais si malheureuse. Il a senti que je désespérais de lui, ça lui a fait peur, mais en même temps il était incapable de mener une vie normale. Moi au contraire, je voulais mener une vie comme tout le monde. Je voulais une famille, des enfants.

Il ne pouvait pas s'imaginer de dormir dans la même chambre que moi. Et aussi il voulait écrire la nuit. Il se demandait pourquoi je voulais vivre avec un homme malheureux qui risquait de me rendre malheureuse. Il était convaincu que je ne le supporterais pas plus de deux jours.

On s'était encore à peine vus, on s'était à peine entendu parler. Je n'avais pas encore eu le temps de souffrir de son silence. Il m'écrivit: „Ma sécurité n'est que mon amour pour toi.“ Il avait honte de me créer tant de soucis. La honte était quelque chose qui dominait sa vie.

Il se plaignait souvent. Il y avait chez lui comme un exercice, une habitude de la plainte, un peu comme chez un mendiant des rues, c'était toujours présent chez lui.

En mars de l'année suivante, il voulait venir me voir pour la première fois. Il proposait de venir à Berlin pour qu'on se rencontre pendant une heure ou alors seulement trois quarts d'heure. Il attendrait à l'hôtel de la „Cour Ashkénaze“ mon appel. Il ne voulait voir que moi. Et il m'a demandé si je trouvais que sa visite était une bonne idée. Finalement il est venu à Berlin. Il était descendu à l'hôtel et attendait mon coup de téléphone. Je l'ai appellé et on s'est vus.

Il avait peur, assis à côté de moi, de sentir mon souffle et mon corps et d'être en même temps complètement ailleurs et infiniment lointain.

Il n'avait aucune confiance en lui, il n'en avait que quand il écrivait. Il ressentait le monde comme un immense danger.

De retour chez lui à Prague, il m'a écrit que sa vraie peur était de ne jamais pouvoir me posséder, que dans le meilleur des cas il ne pourrait que, comme un chien, sans conscience, poser un baiser sur ma main ce qui ne serait pas un signe d'amour, mais seulement un signe de désespoir.

Il parlait souvent de son travail fantomatique au bureau. C'était l'enfer pour lui. Il y faisait, trouvait-il, un travail idiot, solitaire et dur. Il parlait souvent de ses ennuis au travail. On lui reprocherait de ne pas être assez ordonné et de perdre ses dossiers.

Ecrire était pour lui le seul but de son existence, la seule bonne chose à faire. Il s'imaginait que je serais très seule avec lui du fait qu'il écrivait. Il ne pouvait pas s'imaginer d'avoir de la visite, alors qu'il savait que j'aimais la compagnie des gens.

Je lui ai demandé au printemps 1913 de rendre visite à ma famille. Il voulait immédiatement savoir le numéro de téléphone de mes parents, m'a demandé comment il devait s'habiller, et s'il devait apporter des fleurs à ma mère et quelles fleurs, et il m'a implorée, de ne pas venir le chercher à la gare, parce qu'il avait peur de tomber dans mes bras par insécurité, désespoir et amour.

Un jour j'ai parlé avec son ami Max Brod. Je lui ai dit que je ne comprenais pas toujours les lettres de Franz, que nous n'étions pas vraiment devenus plus proches et que je ne voyais plus comment agir avec lui.

Franz n'était jamais en bonne santé. Pendant des années il se plaignait de sa santé. Il lui manquait la joie, l'insouciance. Pendant des mois il se torturait avec la lettre à son père.

Il devenait de plus en plus incertain en ce qui me concerne et se plaignait que je ne voulais plus de lui. Que pouvais-je lui répondre? Tout était très difficile pour moi et je ne savais que lui dire et que lui écrire.

Soudain il m'a demandé si je voulais devenir sa femme. En même temps il se diminuait lui-même, et me trouvait trop joyeuse pour lui, trop vivante, trop

sûre de moi et trop saine. Il me rappelait que si j'allais vivre à Prague avec lui, je perdrais mon travail à Berlin, mes amis et la chance de trouver un homme sain, amusant et bon, et d'avoir des enfants beaux et sains.

Je ne pouvais me décider à dire oui en toute conscience à sa demande en mariage.

Il ressentait de plus en plus une angoisse folle de l'avenir et du malheur qu'il m'apporterait. Il trouvait ce mariage de plus en plus impossible. Il n'avait toujours pas demandé ma main à mes parents et n'avait rien dit de notre relation à ses propres parents.

Il n'avait pas seulement peur des gens en général, il avait aussi peur de mes parents, de toute ma famille. Il craignait son propre père. Il ne supportait pas la vie avec les autres. Il craignait de périr une fois marié, et pas seulement lui, mais moi avec lui. Il trouvait que je me sacrifierais pour lui en l'épousant.

Il écrivait aussi qu'il n'aimait pas parler, qu'il n'était pas muet par malheur, mais par conviction. Il prévoyait pour moi une vie comme dans un monastère, à côté d'un homme de mauvaise humeur, taciturne et malheureux.

Enfin il a informé ses parents de son voeu de se marier avec moi. C'était la toute première fois qu'il leur parlait de moi. Il admirait son père et le considérait en même temps comme son ennemi. Il avait littéralement peur de lui.

Puis il écrivait aussi à mon père. Toujours avec toutes ses craintes me concernant, moi une fille gaie, saine, vivante et lui, silencieux, asocial, maussade, hypocondriaque, et avec tout son être pris par la littérature.

Il a écrit à mon père, que même dans sa propre famille, les meilleures, les plus gentilles personnes au monde, il vivait tout à fait comme un étranger. Il se demandait comment je pourrais jamais le supporter, lui et sa littérature, hautement douteuse, même à ses propres yeux. Ce n'était pas les faits, qui l'empêchaient d'être heureux, mais la peur, une peur insurmontable.

Puis il a voulu me revoir, à Dresden ou à Berlin.

Finalement il est parti à Venise, mais sans moi. Vers la fin de 1913 il m'a annoncé une visite à Berlin. Je lui écrivais de moins en moins. Il se plaignait de l'absence de mes lettres et me reprochait de le vouloir autre qu'il n'était et de trop le critiquer.

Soudain il m'a fait savoir qu'il était tombé amoureux d'une Suisse et qu'il l'avait de nouveau quittée. On était d'accord à cette époque de ne pas se marier et de nous écrire seulement. De temps en temps il m'envoyait une carte postale. Je ne savais plus que lui écrire.

Je lui ai envoyé deux lettres pleines de tristesse. Il a voulu de nouveau me voir à Dresden. J'ai envoyé un télégramme pour refuser. Je ne l'aimais plus. Il m'a demandé de le reconnaître, de reconnaître qui il était et qui il était devenu par amour pour moi.

Pendant quelque temps Je n'ai plus répondu à ses lettres, ni à ses télégrammes. Quand je l'ai appelé un jour au téléphone, il a fini par ressentir un vrai désir de me revoir, comme il m'a écrit plus tard. Il voulait de nouveau venir à Berlin.

Il a ignoré l'hésitation qu'il y avait dans ma voix, n'a pas entendu mon dégoût et le ton tout à fait évasif de ma voix quant à la question si je devais aller l'attendre à la gare.

Dans notre dernière conversation au Tiergarten je ne faisais plus que me taire, ce qu'il a trouvé très humiliant. Il l'a vu comme un dégoût de ma part envers lui et comme une sombre haine. Il m'a reproché de ne pas parler comme j'écrivais. Il voulait aller chez mon père, pour avoir quelques éclaircissements.

J'étais de nouveau prête à céder, mais il a pensé que j'allais seulement me sacrifier pour le rassurer. Il a cru que je voulais me forcer de vivre avec lui. Il m'a assurée de son amour. On s'est rapprochés de nouveau. Il voulait vivre comme journaliste à Berlin.

Je l'ai rappelé plusieurs fois sur son lieu de travail à Prague. Il ne savait plus quoi dire. Il a manqué de toute présence d'esprit. J'ai trouvé sa voix presque méchante.

Pour Pâques il a annoncé sa visite. Nous avons décidé de nous fiancer de nouveau. Il est venu deux jours à Berlin. Il était fatigué, inattentif, nerveux, et comme indifférent. On n'était jamais seuls lui et moi, et il s'en est plaint plus tard; il n'aurait même pas pu m'embrasser dans le calme.

Finalement il s'est décidé à se marier. Nos parents correspondaient entre eux. Puis il est devenu jaloux d'une connaissance de moi à Breslau. Il me demandait sans arrêt qui c'était.

Finalement je lui ai rendu visite à Prague. Nous avons commencé à chercher un appartement. Il me trouvait belle et je me sentais assez bien. On n'a pas beaucoup parlé, j'étais plutôt silencieuse. J'ai recommencé à lui écrire plus régulièrement.

Et puis on a de nouveau rompu nos fiançailles. Ca s'est passé à l'hôtel „De la Cour Ashkénaze“. Il y avait deux amis et mon père. Franz a écrit une lettre à mes parents pour s'excuser. Il m'a présentée comme sa plus grande amie et comme la plus grande ennemie de son travail.

Je l'avais beaucoup critiqué à l'hôtel, j'avais même crié après lui. Il se taisait ou alors bafouillait, comme terrorisé. Plus tard il m'a écrit qu'il m'aimait, que j'aurais souffert deux ans pour rien à cause de lui et que je ne pourrais jamais comprendre sa situation. Je commençais à avoir peur de lui. J'ai commencé à ressentir comme une aversion envers lui.

Pendant tout son dernier séjour à Berlin, on n'avait pas passé une seule minute ensemble. Il était si difficile de l'aider. Sa douleur venait de ce qu'il n'arrivait pas à vivre à Prague, mais il ne pouvait pas non plus vivre ailleurs.

En 1916 on a passé des vacances à Marienbad ensemble. Jusque là on ne s'était vu que quelques heures pendant deux jours en tout et pour tout. On ne s'était toujours connus que par nos lettres.

Puis il m'a écrit cette belle phrase: „Je ne peux pas croire qu'on ait jamais, dans aucun conte merveilleux, davantage lutté pour une femme, et d'une manière plus désespérée que moi pour toi, et ceci dès le début et puis de nouveau et peut-être pour toujours.“

Le 9 septembre 1917 il m'a écrit qu'il était atteint de la tuberculose, qu'il allait pour trois mois à la campagne. Je lui ai rendu visite à la clinique de Zürau. Pour lui cette maladie n'était pas une maladie, mais une banqueroute. Il était convaincu qu'il ne survivrait pas. Le dernier mot qu'il m'aït écrit était le mot „cendre“. Sept ans avant sa mort.“

DORA DIAMANT (1898-1952)

(Dora est née à Brzezin, en Pologne. Elle était issue d'une famille juive hassidique et orthodoxe de la ville. Elle a vécu avec Kafka de septembre 1923 jusqu'à sa mort, le 3 juin 1924. C'est la seule femme avec laquelle Kafka a réellement vécu, elle l'a aimé et l'a accompagné à la mort. Le texte qui suit est repris d'une lettre qu'elle a écrite à Max Brod après la mort de Kafka. Elle parlait yiddish à la maison et a appris l'allemand à Berlin. Elle parlait donc l'allemand avec un accent. Elle a survécu à la guerre, on ne sait pas comment, mais en est sortie très affaiblie. Elle est morte quelques années plus tard. Le texte qui suit est une version raccourcie de sa lettre à Max Brod.)

„J'ai rencontré Kafka pour la première fois en été 1923, au bord de la mer Baltique. A l'époque j'étais très jeune, j'avais juste dix-neuf ans et je travaillais bénévolement dans un camp de vacances du Foyer populaire juif de Berlin. Un jour, je vis une famille, les parents et leurs deux enfants, qui jouait sur la plage. C'est l'homme surtout que je remarquais, et je ne parvins pas à oublier l'impression qu'il avait produite sur moi. J'en vins même à suivre ces gens dans la ville, et par la suite, je les rencontrais de nouveau. Un jour, on nous annonça au Foyer populaire qu'un certain Dr Franz Kafka viendrait dîner avec nous. C'était l'heure où j'avais beaucoup à faire dans la cuisine. Lorsque je pus enfin lever les yeux de mon travail - la pièce était devenue plus sombre et quelqu'un se tenait dehors devant la fenêtre -, je reconnus l'homme que j'avais aperçu sur la plage. Puis il entra - je ne savais pas que c'était Kafka, et que la femme avec qui il se trouvait sur la plage était sa soeur.

Le soir, nous nous retrouvâmes tous assis sur des bancs autour de longues tables. A un moment, un petit garçon se leva, mais il se sentit si gêné en sortant qu'il tomba par terre. Kafka s'adressa à lui avec des yeux remplis d'admiration: „Avec quelle habileté tu es tombé, et avec quelle habileté tu

t'es relevé.“ Il me sembla que ces paroles voulaient dire que tout pouvait être sauvé. A l'exception de Kafka.

Il était grand et maigre, marchait à grandes enjambées, avait le teint mat, si bien que je crus d'abord qu'il n'était pas européen, mais qu'il avait du sang indien. Il avait parfois une démarche un peu chancelante, mais il se tenait toujours très droit. Seulement il penchait toujours légèrement la tête, avec cette attitude du solitaire constamment en relation avec quelque chose de mystérieux extérieur à lui. Il donnait l'impression d'être à l'affût, mais il entrait aussi dans ce geste une grande tendresse que j'interpréterais même comme un besoin d'aller vers les autres, comme si par là il voulait dire: „Seul, je ne suis rien, j'existe seulement si je suis en relation avec le monde extérieur.“

Pourquoi Kafka me fit-il si forte impression? Je venais de l'Est de l'Europe, et ressemblais à une de ces créatures obscures, vouées aux rêves et aux pressentiments, telles qu'on en rencontre parfois dans les romans de Dostoïevski. J'avais tellement entendu parler de l'Ouest, de sa culture, de son mode de vie, que j'étais arrivée en Allemagne très réceptive, et j'ai beaucoup appris.

Mais avec toujours le sentiment que les hommes là-bas avaient besoin de quelque chose que moi, je pouvais leur donner.

Après la catastrophe de la guerre, tout le monde attendait de l'Est le salut. Mais moi, j'avais fui l'Est, parce que je croyais que la lumière viendrait de l'Ouest. Plus tard, mes rêves devinrent moins ambitieux: l'Europe avait déçu mes espérances, trop d'inquiétude y agitait le cœur des hommes. Quelque chose leur manquait.

Lorsque j'ai aperçu Kafka pour la première fois, son image a correspondu tout de suite à l'idée que je me faisais de l'homme. Mais Kafka, lui aussi, me regarda avec beaucoup d'attention, comme s'il espérait de moi quelque chose. Ce qu'il y avait de plus marquant dans son visage, c'était ses yeux, très ouverts et parfois même écarquillés, qu'il fût en train de parler ou d'écouter. Ce n'était pas un regard terrifié, comme on a pu l'affirmer souvent à son propos, mais qui exprimait plutôt de l'étonnement. Il avait un regard timide et sombre qui s'éclairait dès qu'il parlait. Il y luisait parfois une étincelle d'humour où perçait moins l'ironie que la malice, comme s'il savait des choses que les autres ignoraient. Il parlait d'habitude de manière très animée et il aimait parler. La façon dont il s'exprimait dans la conversation était aussi imagée que ses textes.

Kafka était toujours de bonne humeur. Je ne crois pas qu'il était vraiment dépressif.

L'inflation était au plus haut. Kafka souffrait beaucoup de ces mauvaises conditions économiques. Faisant corps avec un peuple malheureux, il partagea avec lui les épreuves d'une époque malheureuse. C'est aussi selon moi le thème principal du „PROCÈS“ où il condamne K. parce que celui-ci ne

voulait pas faire de sa vie une longue et permanente crucifixion. Il n'y avait de vie possible que par la crucifixion et, devant le tribunal suprême, personne ne serait acquitté.

Lorsque nous vécumes à Berlin, Kafka alla souvent se promener dans le parc de Steglit. Je l'accompagnais parfois.

Kafka était obligé d'écrire, car l'écriture était son oxygène. Il ne respirait que les jours où il écrivait. Lorsqu'on dit de lui qu'il écrivit quatorze jours à la suite, cela veut dire que durant quatorze soirées et quatorze nuits d'affilée, il ne s'était pas arrêté d'écrire. D'habitude, avant de commencer à écrire, il se promenait d'un pas lourd, avec un air renfrogné. Puis il parlait un peu, mangeait sans appétit, ne s'intéressait à rien, et était très abattu. Il voulait être seul.

Il me lisait souvent ce qu'il avait écrit, mais sans jamais rien analyser ni expliquer. Il ne cessait de me dire: „J'aimerais bien savoir si j'ai échappé aux fantômes.“ Pour libérer son âme de ces „fantômes“, il voulut brûler tout ce qu'il avait écrit. J'ai respecté sa volonté, et sous ses yeux, alors qu'il reposait dans son lit, malade, j'ai brûlé quelquesuns de ses textes. Ce qu'il voulait véritablement écrire ne le serait qu'une fois conquise sa „liberté“. La littérature était pour lui quelque chose de sacré, d'absolu, d'intouchable. Il avait vécu sa vie comme dans un labyrinthe où il n'avait pas réussi à déceler une seule issue. Ce sur quoi il avait toujours débouché, c'était sur le désespoir. Sa vie intérieure était d'une profondeur incommensurable, et difficile en même temps à supporter.

Sa journée était planifiée, heure par heure, et toujours en fonction de son travail d'écrivain. Dans ses promenades, il emportait toujours un petit calepin pour prendre des notes.

Bien que Kafka n'aimait pas être dérangé, nous avions souvent de la visite. Quiconque se livrait au jugement de Kafka en repartait avec une confiance inébranlable en lui-même ou bien plongé dans le désespoir absolu, mais il n'y avait pas de milieu. Il procédait avec la même impitoyable sévérité à l'égard de ses propres textes.

Echapper à l'emprise de Prague fut, même si elle eut lieu fort tard, la grande réussite de sa vie, qui lui donna en quelque sorte le droit de mourir. Retourner chez ses parents signifiait pour lui retourner à une vie de dépendance, dont il avait très peur. Je suis restée à Berlin. Kafka ne voulait pas que je le rejoigne à Prague, dans cette maison à l'origine de tous ses malheurs. Sa haine contre son père et le sentiment de culpabilité résultant de cette haine expliquaient une partie de ses complexes. Je suis persuadée que dans ses rêves, il a tué son père plus d'une fois.

A l'époque, je recevais des lettres de lui chaque jour. Elles m'ont été prises plus tard par la Gestapo, en même temps que ses journaux. Il y avait à peu près trente-cinq lettres.

Le plus étrange dans la maladie mortelle de Kafka, c'est la manière dont elle s'est déclarée. J'ai eu l'impression qu'il l'avait appelée de toutes ses forces. Son arrivée fut pour lui comme une libération: il n'était plus maître de son sort. Il a regardé la mort en face, même si dans les derniers instants il aurait bien aimé continuer à vivre.

Il quitta Prague très malade, mais parfaitement lucide. Je le retrouvai dans un sanatorium du Wienerwald, où sa soeur l'avait amené. C'est là que furent diagnostiquées pour la première fois des lésions tuberculeuses du larynx. Il n'eut plus le droit de prononcer un mot, et, dès lors, il écrivit sur des bouts de papier, pour me parler en particulier de l'effet désastreux que Prague avait eu sur lui.

Kafka fut transféré de la clinique à un sanatorium situé à Klosterneuburg-Kierling. Là-bas on lui donna une chambre magnifique, constamment exposé au soleil, et disposant d'un balcon. Je suis restée avec lui, rejointe plus tard par son ami le Dr Robert Klopstock. De ce sanatorium, Kafka écrivit plusieurs lettres à ses parents, à ses frères et soeurs et à Max Brod.

La veille de sa mort, au soir, il relisait encore des épreuves. Vers quatre heures du matin, je fis venir le Dr Klopstock parce que Kafka avait du mal à respirer. Le Dr Klopstock s'aperçut tout de suite qu'il s'agissait d'une crise, et il réveilla le médecin qui déposa un paquet de glace sur la gorge de Kafka. Kafka mourut le lendemain, vers midi. Le 3 juin 1924.

Durant les années qui ont suivi, j'ai relu souvent ses livres, avec toujours le souvenir de ces moments où il m'en avait lu des extraits. J'ai alors toujours ressenti la langue allemande comme un obstacle. L'allemand est une langue trop moderne, trop actuelle, tout l'univers de Kafka aurait eu besoin d'une langue plus ancienne, on y retrouvait des peurs très anciennes, une représentation des choses presque archaïque. Son cerveau percevait des nuances trop fines pour un cerveau moderne. Il n'est pas plus le représentant d'une époque qu'il ne l'est d'un peuple et de son destin. Son réalisme ne reproduit pas non plus la vie de tous les jours; il s'agit plutôt d'une logique implacable, extrêmement dense, au sein de laquelle le lecteur ne peut évoluer plus de quelques instants. C'est une logique absolue et comprimée dans laquelle on ne peut vivre que pendant quelques courts instants.

J'ai une envie folle d'être avec Franz. Je ressens une terrible nostalgie de ce temps passé avec lui, ça me bouleverse quand j'y pense. Je rêvais d'avoir un enfant avec lui et que nous partions ensemble en Palestine. Maintenant j'ai un enfant, sans Franz et je vais en Palestine, sans Franz. Mais avec son argent je m'achète le billet pour y aller. C'est au moins ça.“

L'INFIRMIÈRE ANNA

„Sur l'écrivain Franz Kafka, je ne peux rien dire, mais cet homme est le seul patient que je n'oublierai jamais. Sa mort, a été si bouleversante que nous tous, qui étions à son chevet, nous nous sommes mis à pleurer.

Kafka écrivait encore plusieurs heures chaque jour. Son esprit était absorbé pendant qu'il écrivait. Bientôt il n'a plus pu se nourrir. Mourant, il a refusé le plus possible les injections. Il disait au médecin traitant, le Dr. Orenstein: „Les lilas dans les champs n'ont pas besoin d'injections.“

Kafka avait demandé au Dr Klopstock s'il mourait, de renvoyer Dora sous un prétexte quelconque, pour qu'elle n'assiste pas à son agonie. C'est ce que le Dr Klopstock a fait, il l'a envoyée poster une lettre. Mais dans ses dernières minutes, Dora a manqué à Kafka. J'ai envoyé la bonne la chercher, car la poste était toute proche. Elle est revenue à temps, toute essoufflée. Elle lui a mis des fleurs devant le visage: „Franz, regarde ces belles fleurs, respire les un peu“, lui a-t-elle murmuré, et il a senti les fleurs. C'était incroyable. Et ce qui était encore plus étonnant, c'est que son oeil gauche s'est de nouveau ouvert et a repris un peu vie. Il ne pouvait plus parler, mais il avait des yeux d'un éclat si merveilleux et un sourire si expressif, et ses mains et ses yeux étaient si éloquents.“

DES VOIX EN OFF SUR DES IMAGES D'UN ENTERREMENT AU CIMETIÈRE JUIF DE PRAGUE

„Quand nous avons enterré Kafka le 22 juin 1924 au cimetière juif de Prague, la haute figure de son père marchait devant le cercueil.“

„J'étais parmi un groupe d'amis en deuil, aujourd'hui encore je me rappelle la profonde douleur que j'ai ressentie lors de cet enterrement, il y maintenant plus de cinquante ans.“

„Je me souviens de son enterrement. La chambre mortuaire du cimetière juif de Prague. Une assistance nombreuse. Des prières en hébreu. Ses parents et ses soeurs en deuil. Le muet désespoir de sa compagne qui s'écroule comme morte près de sa tombe. Le temps maussade qui se dégagait par instants. Mon Dieu! Il était difficile d'imaginer qu'entre ces planches nues c'était Franz Kafka qu'on enterrait, Franz Kafka dont la gloire en était justement à ces débuts.“

„Il y avait à peu près de cent personnes. Quand le cercueil est descendu dans la tombe, Dora Diamant a poussé un cri douloureux et percant, mais ses pleurs, couverts par le sons des prières hébraïques, ne pouvaient être compris que par celui à qui ils étaient destinés. Finalement, des gouttes de pluies ont commencé à tomber de ce ciel devenu gris.“

„La grande horloge de la Mairie s'était arrêtée à seize heures. Nous nous sommes aperçus que ses aiguilles montraient toujours la même heure.“

SUR LE FILM

La plupart des amis de Kafka étaient d'origine juive. Nous chercherons les acteurs et les actrices dans des théâtres juifs ou yiddish en Europe de l'Est, à Prague surtout et à Berlin. Les juifs de Prague parlaient en général l'allemand entre eux, ainsi que le faisait Kafka, dont la langue maternelle était l'allemand. D'autres, non juifs, comme Milena par exemple et Janouch, parlaient allemand avec un accent tchèque. L'écrivain suisse Max Pulver sera évidemment joué par un Suisse allemand.

Nous filmerons les personnages dans les lieux réels où ils vivaient du temps de leur témoignages. La plupart à Prague, d'autres comme Felice Bauer à Berlin, Max Brod à Tel Aviv où il a émigré en 1938; Dora Diamant dans le sanatorium de Kierling près de Vienne, où elle a accompagné Kafka et où elle est restée à ses côtés jusqu'à sa mort.

Nous filmerons les entretiens en NOIR ET BLANC (ou éventuellement EN SEPIA), les têtes plus ou moins en gros plans, avec des images très contrastées, avec un noir profond et une lumière naturelle et crue. Des images qui ressembleront à celles de certains films muets des années vingt; des images qui devront comme illuminer le jour à partir de la nuit; un peu comme Kafka lui-même ressentait la lumière, lui qui n'écrivait pratiquement que la nuit et qui a ressenti la lumière du jour comme une étrangeté, comme un dérangement. Il faut s'imaginer ces têtes, ces visages de nos témoins comme venant de la nuit et repartant dans la nuit; peut-être avec des zooms en avant et en arrière. Parfois ils seront montrés en surimpression sur des lieux ou des documents.

Nos images sont censées avoir été tournées en 1939, étant donné que Brod est parti en Palestine dans les années trente, que Milena a disparu en 1944 dans un camp de concentration et que Dora Diamant est morte en 1952. Nous filmerons les têtes de nos témoins devant un fond neutre qui nous permettra ensuite, pendant le montage, d'y projeter des images en surimpression: les lieux réels de la vie de Kafka, mais aussi des photos, des documents, etc.

Nous filmerons EN COULEUR les lieux de sa vie, avec des images comme des natures mortes, comme des tableaux d'époque, avec la patine du passé, de la poussière du temps; des lieux hantés par la présence invisible de Kafka, de la sombre réalité dans laquelle il vivait, avec une lumière qui, là aussi, comme pour les entretiens, illuminera le noir: Kafka étant un homme de la nuit, il se méfiait de la lumière du jour qui le dévait de la rêverie et de l'écriture. Les lieux de sa vie dont il sera souvent question et qui traverseront le film seront: la chambre dans laquelle il vivait, la table sur laquelle il écrivait, le lit; la chambre à coucher des parents; le bureau de l'assurance où il a travaillé, les corridors, les escaliers de cette maison; les lieux à Prague où il s'est souvent promené, seul ou avec ses amis; des salles publiques où il faisait des lectures; la synagogue où il était souvent allé avec son père; la poste d'où il a envoyé ses fameuses lettres à Milena et à Felice Bauer et où il a reçu leur courrier, en général poste restante; Marienbad, où il est allé avec Felice, l'hôtel où ils ont vécu; les sanatoriums où il a passé ses dernières années, surtout le tout dernier à Kierling, dans lequel il est mort; le cimetière juif de Prague où il est enterré.

Il faut s'imaginer tous ces lieux avec peu de lumière, des images de couleurs profondes, assez sombres, comme le passé, comme le temps arrêté, comme le temps perdu. Toutes ces images d'intérieur seront stylisées; on travaillera après coup sur ordinateur leurs couleurs et leur lumière. Là où les lieux réels n'existent plus, la chambre de Kafka par exemple, celle de ses parents ou le

bureau où il a travaillé, nous les remplacerons par des lieux semblables, comme je l'avais fait dans le „Rimbaud“. Les lieux seront toujours considérés comme des „lieux réels“, car dans le documentaire on ne filme jamais un décor, mais un lieu de mémoire habité par les vivants et les morts.

Parfois il y aura les voix en OFF de nos personnages sur ces images, parfois on les verra muettes, accompagnées d'une musique qui viendra de loin, une musique que Kafka aurait pu entendre, une de ses soeurs par exemple qui aurait joué du piano dans une pièce à côté ou une voix de femme qui chanterait. Ces images en couleurs ponctueront le film, le traverseront comme un fil conducteur. Elles détermineront son rythme, ses pauses, ses respirations, sa musicalité, sa poésie aussi. Elles aideront à construire la structure de mémoire du film, ce lent et irrésistible retour dans le passé du mort, raconté par nos témoins, illuminés par ces images en couleur qui montreront en partie ce dont les autres parlent.

Walter Benjamin a dit que les romans de Kafka lui rappelaient le cinéma muet qui comme par hasard a disparu à peu près au moment de la mort de Kafka. Il parle de „la plongée dans le silence et la résurgence d'une musique à partir du silence“. Ces images en couleurs des intérieurs de Kafka, disséminées à travers tout le film, dans des plans toujours différents, permettront justement de montrer cette plongée dans le passé et cette résurgence du temps à travers la musique.

A côté des entretiens et des images des lieux, nous montrerons des images d'archives de l'époque, des images filmées des années vingt et trente qui montrent la vie dans les rues, sur les places et les ponts, des piétons, des trams, des voitures de toutes sortes. Des images du ghetto aussi, ce ghetto aujourd'hui disparu, que Kafka a bien connu et d'où il se sentait originaire. Nous montrerons ces images en partie avec des RALENTIS et avec des agrandissements, c'est-à-dire que nous chercherons à montrer tel ou tel piéton de plus près, en le sortant du plan général de l'image, en cherchant à le singulariser, à l'éterniser, à nous approcher du mystère de mort, mais aussi, pour lui donner un „visage“, comme s'il s'agissait de quelqu'un qui a connu ou croisé Kafka, ou que celui-ci aurait pu avoir rencontré ou connaître. Ces humains presque irréels, fantomatiques, des ombres presques, des contours, perdus dans le brouillard du temps, aujourd'hui évidemment morts, des hommes et des femmes disparus, dont il ne reste que cette ombre figurée dans une image qui date, filmée à leur insu, parce qu'ils sont passés là par hasard, par une caméra qui était placée là par hasard.

On montrera évidemment toutes les photos qui existent de Kafka. Notre film sera une biographie, c'est-à-dire un portrait en extension dans le temps, une

somme de portraits dans des formes toujours nouvelles, puisque aucun visage n'est jamais le même, de photo en photo. Kafka a été photographié plus souvent qu'on ne pourrait le croire, à toutes les époques importantes de sa vie, comme si ses amis et ses contemporains avaient pressenti, au-delà de son mystère, sa future gloire.

On se servira des photos, comme d'une „histoire des regards“, comme d'un „certificat de présence“, pour donner la certitude que cette personne qui est morte a bien existé et le film se demandera à chaque instant, comment faire revivre ce mort, en répondant: PAR LA PAROLE ET LE REGARD.

On dirait que dans chaque photo de Kafka il y a cette dimension-là. Un homme en face de sa mort et de son destin, émerveillé comme un enfant d'être vivant, avec ce quelque chose de timide, d'amusé et de craintif dans le regard qui trahit peut-être son angoisse devant le père, la vie et la mort. C'est bien cette vie, qui hésite avant la naissance, dont il a parlé dans son Journal.

En dehors des photos de Kafka, on montrera de temps à autre, à des moments précis du film, son écriture qu'un éditeur allemand est en train de publier, dont surtout des extraits de la lettre à son père et de celles qu'il a écrites à Milena et à Felice Bauer.

Les entretiens seront sans doute encore raccourcis. Il faudra éviter une trop grande méticulosité des récits et surtout aussi les répétitions pour que personne ne dise jamais ce qu'un autre a déjà dit. Je ne sais pas encore si on isolera chaque personnage interviewé par rapport à chaque autre, ou s'il y aura un montage qui imbriquera les uns dans les autres, en revenant au cours du film plusieurs fois sur la même personne. On décidera de cela au cours du montage. Ce sera un travail long et complexe. Il s'agira de créer quelque chose comme une logique de mémoire et de mort; car un film sur un mort va, dramaturgiquement parlé, inéluctablement vers cette mort qui arrivera à la fin du film . Et c'est la mort, qui donne à la vie APRÈS COUP, comme disait Malraux, sa dimension de destin.

Il ne faut surtout pas s'imaginer ce film comme une simple suite d'entretiens et de têtes filmées. Beaucoup de phrases dites par les acteurs et les actrices seront utilisées en OFF. Les visages filmés de nos acteurs et actrices seront au coeur du film, comme le sera celui de Kafka au travers des photos. En ce sens le film deviendra non seulement un film à entendre, mais évidemment aussi à regarder. On pourrait presque dire que le film sera entre autres, une étude de portraits, une réflexion sur le visage et sur la parole.

On peut citer à cette occasion les belles phrases d'Emmanuel Levinas: „Le judaïsme a découvert l'homme dans la nudité de son visage. Pour le judaïsme, le monde devient intelligible devant un visage humain. Pour nous, le monde de la Bible n'est pas un monde de figures, mais de visages. Ils sont entièrement là et en relation avec nous. Le visage de l'homme - c'est ce par quoi l'invisible en lui est visible et en commerce avec nous.“

Roland Barthes disait que dans un film de fiction „personne ne me regarde jamais, c'est interdit par la fiction.“ Dans ce film sur Kafka, les personnages qui parlent à la place des morts regarderont la caméra et s'adresseront directement aux spectateurs. Ce ne seront pas des entretiens avec questions et réponses, mais des récits, des souvenirs, des explications, des commentaires.

Tout en ne citant donc pas de passages de textes de Kafka, on pourrait s'imaginer entendre de temps à autre une voix qui lit quelques phrases clés, comme si c'était Kafka lui-même qui parle; des phrases par exemple qu'il avait jadis dites à Janouch ou à Brod, des phrases qu'il a écrites à Felice Bauer ou tirées de la fameuse lettre à son père. Une voix off qui parcourirait le film sans devenir pour autant un commentaire; mais simplement une espèce de résurgence lointaine, comme un écho, de la voix du mort. Nous aurons grâce à cette voix off comme une présence de l'invisible, de celui qui est absent et qui renaît grâce à sa voix devenue littérature.

Notre film sera une lutte permanente pour l'image, qu'elle image peut-on monter pour quelle parole. Ce sera une véritable réflexion sur la question: „Comment montrer le passé?“ Un passé que nous essayerons de faire ressurgir avec les mots et les phrases de nos acteurs et actrices, car on ne peut raconter le passé avec les images seules, d'autre part les paroles seules ne suffisent pas non plus. Le cinéma parlant, c'est les deux en même temps, les images et les paroles, imbriquées les unes dans les autres. Et on ne sait pas ce qui est le plus important, ni même ce qui vient d'abord. Comme l'a dit si bien Edmond Jabès: „Avec quoi commence le monde? Avec la parole ou avec l'image?“

J'ai fait un voyage à Prague pour voir ce qu'il y a en core à voir dans la ville de Kafka; pour trouver des lieux qui permettront de filmer son regard éteint. Je rajoute donc au scénario quelques photos, pour permettre au lecteur de mieux imaginer le film. J'ai également visionné des images filmées dans les années 20 du siècle passé, des images fort intéressantes que j'utiliserai dans le film. Toutes ces images de rues, de ruelles, de fenêtres, de ponts, signifieront toujours: Ici Kafka a marché. Il sera toujours là, présent, quoique invisible. Chaque image sera la définition d'un regard, le sien ou le nôtre, ou les deux en même temps. Ces visions d'un monde englouti, doivent toujours être comprises comme celles du monde de Kafka, du solitaire promeneur et

écrivain de la nuit. A travers les paroles de nos témoins et ces images „vides“, je chercherai à faire renaître pendant la durée de notre film, ce monde aujourd’hui mort et disparu. Toutes ces images de lieux vides de la ville de Prague, doivent toujours aussi être comprises comme autant de métaphores de la destruction du peuple juif en Europe de l’Est et de l’éternel absence des assassinés.

QUI ETAIT KAFKA?

Film documentaire de Richard Dindo

© 2006 Lea Produktion, Zürich et Les Films d'Ici, Paris

(IMAGES SUR LA PLACE, MAISONS AVEC NUAGES + VOIX OFF)

J'ai été élevé au cœur même de la ville, en plein cœur de la ville.

C'est ma vieille ville natale, et j'erre lentement, d'un pas hésitant à travers ses ruelles.

Ma vie, c'est l'hésitation avant la naissance.

Peut-être que mon enfance a été trop courte.

Le temps passe et on passe avec lui, sans but ni raison.

Parfois l'étonnement devant ces nuages incolores et absurdes qui défilent presque sans arrêt.

Où est l'éternel printemps?

MAX BROD: Franz a fréquenté uniquement des écoles allemandes, il a reçu une éducation allemande, c'est plus tard qu'il a acquit par lui-même une connaissance de la langue tchèque.

Franz est resté toute sa vie dans l'ombre de ce père impétueux et imposant même physiquement. Hermann Kafka tenait un magasin d'articles de fantaisie, qui étaient revendus à des marchands pour les villages ou les villes de province. Franz était l'aîné des enfants. Il avait trois soeurs. Son éducation a été plus ou moins confiée à des gouvernantes, étant donné que sa mère devait travailler toute la journée au magasin et tenir compagnie au père le soir. L'enfance de Franz, nous devons l'imaginer comme indiciblement solitaire. J'ai fait la connaissance de Franz Kafka durant ma première année d'Université, en 1902. Franz avait un an de plus que moi. A première vue Kafka était un homme sain, quoique étrangement silencieux, observateur, toujours dans la retenue. Pendant quelques années, j'ai fréquenté Kafka, sans savoir qu'il écrivait et il fallait longuement le solliciter pour obtenir de jeter un coup d'œil sur ses manuscrits. Cette attitude ne relevait pas de l'orgueil, mais d'une autocritique exagérée. Puis il me lut un jour, en 1909, le début d'un roman qui avait pour titre: „Préparatifs de noces à la campagne“. J'étais bouleversé et ravi. J'eus aussitôt l'impression qu'il s'agissait là non pas d'un talent ordinaire, mais d'un génie. Dès lors ma relation avec Franz s'est approfondie. Nous nous voyions tous les jours, parfois même deux fois par jour. Il émanait de lui quelque chose d'inhabituellement fort, que je n'ai plus jamais rencontré. En sa présence, le quotidien se transformait. Tout apparaissait comme vu pour la première fois, souvent d'une manière très triste, écrasante.

(PHOTOS + VOIX OFF):

Hier soir à 10 heures, je suis descendu, de mon pas triste, par la rue de Zeltner.

Je me sentais mieux au cimetière qu'en ville, et ça a duré. Je marchais lentement à travers la ville comme à travers un cimetière.

J'ai été élevé au cœur même de la ville, en plein cœur de la ville.

C'est ma vieille ville natale et j'erre lentement, d'un pas hésitant à travers ses ruelles.

Ce supplice maintenant de revenir sur la Place d'Alstätter. Et au bout, dans la rue de Fer, il tombe encore sur de la populace en train de donner la chasse aux juifs.

MAX BROD: Kafka avait obtenu un poste dans la compagnie d'assurances ouvrières contre les accidents pour le royaume de Bohême. Sa conscience du social a été fortement affectée par les mutilations dont les ouvriers étaient victimes à la suite de déficiences des appareils de sécurité. Son sens du devoir était exemplaire, son travail était très apprécié. Il est évident que Kafka doit une grande part de sa connaissance du monde, ainsi que son pessimisme sceptique, à ses expériences d'employé dans les rouages administratifs et la vie routinière des bureaux. Des chapitres entiers des romans „Le Procès“ et „Le Château“ empruntent leurs décors réalistes au monde professionnel dans lequel il a vécu. Combien de fois lui ai-je rendu visite, et ai- j'ai marché avec lui en long et en large dans ces couloirs déserts et sonores à la fois.

(PHOTOS + VOIX OFF)

Ces derniers et terribles temps, innombrables, des promenades presque ininterrompues, des nuits, des jours, je suis incapable à tout, sauf à la douleur.

Il sera toujours plus beau, d'aller au Belvedere en passant par le pont, qu'au ciel en traversant la rivière.

J'en viens toujours à la même conclusion: l'éducation m'a plus abîmé que tous les gens que je connais, et plus encore que je ne peux le comprendre.

(FILM D'ARCHIVE ET MUSIQUE DE PIANO)

GUSTAV JANOUCH: Un jour, mon père a montré au Dr Kafka des poèmes que j'avais écrits quand j'étais lycéen, pour lui demander son avis. „Qui est ce Dr Kafka?“, lui ai-je demandé. „C'est un bon ami de Max Brod.“ „C'est donc le poète de la „Métamorphose?“ „Oui, il est dans notre service juridique.“ „Qu'a-t-il a dit sur mes poèmes?“ „Il m'a fait des compliments.“ Mon père m'a emmené au deuxième étage des Assurances ouvrières. Un homme grand et mince était assis derrière un bureau. Dr. Kafka me tendit la main. „Dans vos poèmes il y a encore beaucoup de bruit“, me dit-il. „C'est là un trait de jeunesse. Quand écrivez-vous?“ „Le soir, la nuit“, je répondis. Et lui: „S'il n'y avait pas ces affreuses nuits d'insomnie, je n'écrirais pas du tout. Ainsi, jamais je ne peux oublier l'obscur cellule individuelle dans laquelle je suis détenu. Je ne peux pas écrire pendant la journée. La lumière détourne l'attention. Peut-être me détourne-t-elle aussi de l'obscurité de ma vie intérieure.“

(PHOTO DE KAFKA ET INTERIEUR BUREAU + VOIX OFF)

Là au bureau est le véritable enfer, un autre je ne le crains plus.

Tant que je ne serai pas libéré de mon bureau, il est absolument claire que je serai tout simplement perdu. Il s'agit seulement, tant que cela dure, de garder la tête suffisamment haute pour ne pas me noyer.

J'écris tout cela sans doute par désespoir à l'égard de mon corps et de l'avenir avec ce corps.

MAX BROD: Sur le travail au bureau qui l'empêchait d'écrire, ses Journaux disent des choses si bouleversantes, qu'il n'y a rien à rajouter. Il constate avec frayeur que tout est prêt en lui pour un travail poétique qui représenterait une délivrance céleste, une véritable résurrection à la vie.

La pureté avec laquelle Kafka concevait son art, s'exprime dans cette phrase de son Journal: „Ecrire comme une forme de prière“.

Dans une lettre il me dit: „Après avoir bien écrit dans la soirée, j'aurais pu continuer pendant toute la nuit, et le jour, et la nuit, et le jour, et finalement m'envoler. L'immensité du monde que j'ai dans ma tête.“

(PHOTOS + VOIX OFF):

Cela fait maintenant plus de vingt ans que je suis dans cette ville. Vingt fois j'y ai passé chaque saison. Les arbres y ont grandi en vingt ans. Comme on se sent redevenir petit à leurs pieds.

Je ne peux pas vivre à Pague. Mais est-ce que je pourrais vivre ailleurs? Je ne le sais pas. Mais je sais que je ne peux vivre ici, je le sais sans le moindre doute.

Tous les après-midi je les passe dans les ruelles et je baigne dans la haine du juif. N'est-il pas naturel de partir d'un lieu où l'on vous hait tant?

(IMAGES d'Archives et musique de piano)

GUSTAV JANOUCH: Trois semaines environ après ma première rencontre avec Franz Kafka, nous nous sommes promenés pour la première fois. Nous étions revenus au palais Kinsky, quand, sous l'enseigne de la firme „HERMANN KAFKA“, nous avons vu apparaître un homme grand et corpulent, portant un pardessus sombre et un chapeau brillant. Après avoir fait trois pas, l'homme dit d'une voix très forte: „Franz! A la maison! L'air est humide.“ Kafka dit d'une voix étrangement basse: „Mon père. Il se fait du souci pour moi. L'amour a souvent le visage de la violence. Adieu.“

MAX BROD: En novembre 1919 il a écrit une très longue lettre à son père. Sa mère devait la lui remettre. Elle ne l'a jamais transmise, mais l'a rendue à Franz, probablement avec quelques paroles d'apaisement.

(APPARTEMENT + VOIX OFF): (Lettre au père 1)

Cher père, tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires. J'étais un enfant craintif, pourtant j'étais sans doute aussi têtu, comme le sont les enfants. Sans doute aussi que la mère m'a gâté, mais je ne peux pas croire que j'aie été particulièrement difficile à mener. Je ne peux pas croire qu'un mot gentil, en me prenant simplement par la main, un regard doux, n'auraient pas permis d'obtenir de moi tout ce qu'on voulait.

A cette époque, j'aurais eu besoin d'encouragement en toutes circonstances. J'étais déjà écrasé par ta seule présence physique. Tu t'étais élevé dans l'échelle sociale par ta seule force, par conséquent tu avais une confiance absolue en ta propre opinion. Dans ton fauteuil tu gouvernais le monde. Ton opinion était toujours juste. Toute autre personne était folle, hysterique, meschugge, anormale. Tu as pris à mes yeux ce côté énigmatique qu'ont tous les tyrans dont le droit se fonde sur leur propre personne et non pas sur la pensée. Très tôt tu m'as interdit la parole. Ta menace: „Pas un mot de contradiction!“ et avec elle, la main levée, m'a toujours accompagné. J'ai fini par parler devant toi d'une manière hésitante, bégayante, et finalement je me suis tu, parce que face à toi, je n'arrivais ni à penser ni à

parler. Si j'avais voulu te fuir, j'aurais dû fuir toute la famille, même la mère. On pouvait certes toujours trouver protection auprès d'elle, mais seulement en relation à toi. Elle t'aimait trop et elle t'était trop soumise, pour représenter à la longue une force autonome soutenant l'enfant dans son combat.

J'étais toujours dans la honte: soit que j'obéisse à tes ordres, et c'était la honte, soit que je leur résiste, et c'était encore la honte. J'avais perdu en face de toi la confiance en moi et reçu en échange un immense sentiment de culpabilité.

MAX BROD: La suite de sa vie, Kafka la construit comme une série de tentatives pour s'échapper de l'emprise du père. A côté du père apparaît la mère. Son attitude soumise envers son mari est déplorée par le fils. Un de ses livres, „Le médecin de campagne“, Kafka l'a dédié à son père. La réponse du père, souvent citée par Franz : „Pose-le sur la table de nuit“.

GUSTAV JANOUCH: Souvent j'ai accompagné Kafka de la compagnie d'assurance jusque chez lui. J'étais toujours surpris par sa connaissance de Prague. Il aimait la ville dans laquelle il était né. Non seulement il connaissait tous les palais et églises, mais aussi les cours les plus cachées de la vieille ville. Il lisait l'histoire de la ville sur les murs anciens des maisons. Il commençait à parler du Ghetto. „Vous vous rappelez la vieille ville juive? Les recoins obscurs, les passages mystérieux, les fenêtres aveugles, les cours sales, les tavernes bruyantes et les bistro fermés? Ils continuent à vivre en nous. Nous parcourons les larges avenues de la ville reconstruite, mais nos pas sont incertains. A l'intérieur de nous-mêmes, nous tremblons toujours comme dans les vieilles ruelles de la misère. Tout éveillés, nous marchons comme dans un rêve: tels des spectres des temps passés.

(SYNAGOGUE + VOIX OFF): LETTRE AU PÈRE (2)

Je n'ai pas réussi non plus à me sauver de toi en me réfugiant dans le judaïsme. Là le salut aurait pourtant été pensable, même plus, il aurait été pensable que nous nous soyons retrouvés tous deux dans le judaïsme. Mais c'était quoi ce judaïsme que j'ai reçu de toi? Quand j'étais enfant, je me suis reproché, avec ton accord, de ne pas aller assez souvent au temple, de ne pas jeûner, etc.

Toi tu allais au temple environ quatre fois par an. Tu y étais finalement plus proche des indifférents que des convaincus. Tu t'acquittais patiemment des prières comme d'une formalité et tu m'as parfois surpris en me montrant dans ton livre le passage qu'on était en train de réciter. Il y avait dans ce geste encore assez de judaïsme, mais trop peu pour pouvoir être transmis à l'enfant. Ton comportement ces dernières années m'a donné une certaine

confirmation a posteriori de ta vision du judaïsme, quand il t'est apparu que je m'intéressais plus qu'avant aux questions juives. Comme tu éprouves à priori de l'aversion pour chacune de mes préoccupations, tu en as eu là aussi. Si ton judaïsme avait été plus fort, ton exemple aurait été plus fort aussi. Tu as touché plus juste en ayant de l'aversion pour mon activité littéraire, ainsi que, sans le comprendre, pour tout ce qui s'y rattachait. Là je m'étais effectivement en partie éloigné de toi par mes propres moyens.

Ce que j'écrivais ne parlait que de toi. Je ne faisais que me plaindre de ce dont je ne pouvais pas me plaindre sur ta poitrine. C'était, intentionnellement traîné en longueur, un adieu à toi.

Parfois, je m'imagine la carte de la terre déployée, et toi, étendu dessus en travers, la recouvrant entièrement. Et c'est alors comme si, pour ma vie, il ne me restait que les contrées que tu ne couvres pas, ou qui ne sont pas à ta portée.

GUSTAV JANOUCH: Souvent nous nous sommes promenés dans le ghetto. Je l'entendais dire: „Je voudrais me précipiter chez ces pauvres juifs du ghetto, leur embrasser les pieds et ne rien dire, absolument rien. Je serais parfaitement heureux, s'ils supportaient silencieusement ma présence.“ „Etes-vous seul à ce point?“ lui demandais-je, „comme Kaspar Hauser?“ „Bien pire. Je suis seul comme Franz Kafka.“

MUSIQUE: Les deux femmes, la mère au piano, la fille qui chante „La chanson hébraïque“ de Maurice Ravel.

(APPARTEMENT + VOIX OFF):

Tôt ce matin, pour la première fois depuis longtemps, de nouveau ressenti cette joie à l'idée d'un couteau retourné dans mon cœur.

J'écris tout cela sans doute par désespoir à l'égard de mon corps et de l'avenir avec ce corps.

Une chose est sûre, ce qui empêche le plus tout progrès en moi, c'est l'état de mon corps. Avec un tel corps on ne peut arriver à rien. Il faudra que je m'habitue à son ratage permanent.

Je veux écrire avec un perpétuel tremblement sur le front.

Je ne peux plus quitter mon Journal. Je dois m'y accrocher, c'est tout ce que je peux faire. Je voudrais pouvoir expliquer ce sentiment de bonheur que je ressens de temps en temps, comme maintenant par exemple.

Je vis dans ma famille parmi les meilleurs et les plus aimables êtres humains, mais je leur suis plus étranger qu'un étranger. Avec ma mère j'ai échangé ces dernières années à peine plus de vingt mots par jour, avec mon père j'ai rarement échangé plus qu'un bonjour. Je ne parle absolument pas avec mes soeurs mariées ni avec mes beaux-frères, sans pour autant être fâché avec eux. La raison en est tout simplement que je n'ai absolument rien à leur dire. Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais, car cela me dérange et me retient.

MAX BROD: Le dimanche en été, nous faisions souvent de grandes promenades à pied, dans les environs immédiats ou plus lointains de Prague. Nous passions d'innombrables beaux moments sur les planches des piscines de Prague ou dans des barques sur la Moldau. L'activité littéraire de Kafka s'était arrêtée durant cette période. Il passait parfois des mois dans une sorte de léthargie, complètement désespéré. Dans mes Journaux, je retrouve des notes concernant sa tristesse. Sa souffrance, je la connaissais à travers ses nombreuses confessions.

Il demandait beaucoup à la vie, plutôt trop, c'est-à-dire la perfection, aussi en amour, la perfection ou rien. Tout son être était désir de pureté.

(PAYSAGES + VOIX OFF):

Cela fait maintenant plus de vingt ans que je suis dans cette ville. Vingt fois j'y ai passé chaque saison. Les arbres ont grandi en vingt ans. Comme on se sent redevenir petit à leurs pieds.

Parfois l'étonnement devant ces nuages incolores et absurdes qui défilent presque sans arrêt.

Le souhait d'une solitude absolue.

Ces derniers et terribles temps, innombrables, des promenades presque ininterrompues, des nuits, des jours, je suis inapte à tout, sauf à la douleur. Mon monde s'écroule. Ce n'est pas de cet effondrement dont je me plains. C'est d'être né dont je me plains, c'est de la lumière du soleil dont je me plains.

Le temps passe et on passe avec lui, sans but ni raison.

Où est l'éternel printemps?

MAX BROD: En 1912, il a rencontré une jeune femme chez mon père. Cette relation devait dominer la vie de Franz pendant cinq ans. En octobre, il lui a

écrivit une lettre de vingt-deux pages. C'est ainsi que commença la tragédie de cette relation.

FELICE BAUER: Nous nous sommes connus en juin 1912 chez le père de Max Brod à Prague. Franz m'a écrit en septembre une lettre, dans laquelle il se présentait de nouveau et me rappelait le voyage en Palestine qu'on s'était promis de faire ensemble. Il raconte comment il m'a aperçue à table et regardée. Comment il était assis derrière moi, pendant le concert de piano, et comment je lui ai tendu la main lors de nos adieux. Plus tard j'ai lu dans son Journal, qui avait été publié entre-temps: „Pendant que je m'asseyais, je l'ai regardée pour la première fois un peu plus précisément, une fois assis mon opinion était faite.“

MAX BROD: Après „Le Verdict“ il poursuit la rédaction du premier chapitre du roman „Le disparu“ ou „Amérique“. Je cite les notes de mon Journal de cette époque. „Kafka en extase passe ses nuits à écrire. Un roman qui se déroule en Amérique.“ „Le 3 novembre chez Baum, il lit son merveilleux deuxième chapitre.“ Quand il lisait, c'était une véritable passion. Ce roman est une œuvre magique. Sa langue est simple et pourtant elle évoque des rêves, des visions d'une grande profondeur. On est fasciné par sa beauté et son originalité. Dès la lecture de quelques phrases de Kafka, la langue et le souffle traduisent une douceur jamais connue auparavant. C'est la perfection, la perfection tout court, cet achèvement de la forme pure, qui faisait pleurer Flaubert devant le mur de l'Acropole. C'est un nouveau sourire qui distingue l'œuvre de Kafka, un sourire proche des vérités dernières, un sourire métaphysique pour ainsi dire.

(RUELLES LA NUIT + VOIX OFF):

C'est ma vieille ville natale et j'erre lentement, d'un pas hésitant, à travers ses ruelles.

Je ne peux pas vivre à Prague. Je ne sais pas si je pourrais vivre ailleurs, mais je suis sûr que je ne peux pas vivre ici.

Je ne peux parler avec personne, surtout pas avec mes parents. C'est comme si la vue de ceux dont je suis issu provoquait en moi de l'effroi.

J'abandonnerai mon poste; cet abandon est en fait mon plus grand espoir. Je me marierai et je quitterai Prague, pour aller peut-être à Berlin.

Je ne peux pas dormir, rien que des rêves, pas de sommeil.

Pendant des semaines, j'ai eu peur d'être seul dans ma chambre. Pendant des semaines entières je n'ai connu le sommeil que comme une fièvre.

FELICE BAUER: Il écrivait toujours la nuit. D'abord de la littérature, ensuite des lettres à ses amis. Parfois il m'écrivait de son bureau. Il se plaignait toujours de son travail qui l'empêchait d'écrire. Il disait qu'il devait concentrer ses misérables forces à écrire, que s'il n'écrivait pas, il serait perdu. Sa vie consistait à tenter d'écrire. Des tentatives ratées, selon lui. A l'époque il écrivait son roman „Le Disparu“, connu plus tard sous le titre „Amérique“. Une histoire sans fin comme il disait. Sa mère trouvait que son activité littéraire n'était qu'un passe-temps. Il se plaignait souvent de son manque de compréhension, comme de celle de ses parents en général, avec lesquels il partageait toujours le même appartement. Parfois il parlait de ses soeurs, qu'il aimait bien, et de son père qu'il haïssait et qui à son avis le haïssait aussi.

Rapidement nous nous sommes mieux connus, et il est apparemment tombé amoureux de moi. Pourtant, on ne s'était toujours pas revus. A cette époque il m'écrivait pratiquement tous les jours. Parfois même deux, trois fois par jour. Dès novembre, il me jurait un amour éternel. Un jour il m'a fait apporter des roses par un messager.

GUSTAV JANOUCH: Un jour je lui ai montré trois contes qu'il avait écrits et que j'avais fait relier dans du cuir brun. Je lui ai présenté le livre. Il a eu un accès de toux. Il a sorti de sa veste un mouchoir, l'a mis devant la bouche, l'a remis dans sa veste, l'accès est passé, et il a dit: „Vous me surestimez. Votre confiance m'écrase. Mon griffonnage ne mérite pas un livre relié en cuir. On ne devrait pas le publier, mais le brûler, l'exterminer. Cela n'a aucune signification.“ J'ai protesté violemment. „Qui vous dit cela? Je dois vous contredire. Peut-être que votre griffonnage, comme vous dites, deviendra demain une voix significative dans le monde. Qui peut le savoir aujourd' hui?“ Kafka m'a regardé d'un air d'incompréhension. „S'il vous plaît, laissons cela“, a-t-il dit, en couvrant ses yeux de ses deux mains.

FELICE BAUER: Sur l'écriture encore. „Pauvre, pauvre amour, si seulement tu n'étais jamais forcée de lire ce misérable roman que je suis en train d'écrire bêtement. Il vaudrait mieux tout abandonner et me creuser une tombe ici même. Après tout, il ne peut y avoir pour mourir de lieu plus beau, plus digne du pur désespoir, que son propre roman.

(APPARTEMENT + VOIX OFF):

Je ne peux pas dormir, rien que des rêves, pas de sommeil.

Pendant des semaines, j'ai peur d'être seul dans ma chambre. Pendant des semaines entières je n'ai connu le sommeil que comme une fièvre.

Rêvé de Felice comme d'une morte.

Nous n'avons encore eu aucun bon moment ensemble pendant lequel j'aurais respiré librement.

Je ne peux pas vivre sans elle, avec elle non plus.

Je crois qu'il est impossible que nous nous unissions jamais, mais au moment décisif, je n'ose pas le dire, ni à elle, ni à moi.

FELICE BAUER: Il voulait que je le soutienne, que je le sauve, tout en m'expliquant que je ne serais jamais heureuse avec lui, au contraire que je souffrirais beaucoup. Il m'écrivait: „Mon amour, ne me renvoie pas. L'amour vient, l'amour va, et revient encore.“ J'ai eu de plus en plus peur de lui, peur de l'avenir avec lui, peur de sa désespérance, de sa folie d'écriture, de la vie difficile avec lui. J'étais si malheureuse, si déchirée. Il a senti que je désespérais de lui, ça lui a fait peur, mais en même temps il était incapable de mener une vie normale. Moi au contraire, je voulais une vie comme tout le monde. Je rêvais d'une famille, d'enfants, d'une belle vie. Un jour il m'a écrit: „Je ne peux m'exposer au risque d'être père. Comprends seulement, chère Felice, que je devrais te perdre toi et tout le reste, si je devais jamais perdre l'écriture.“

Je lui avais écrit que je pleurais parfois. Il m'a répondu qu'il ne savait pas pleurer. Que les pleurs des autres lui paraissaient toujours étranges et incompréhensibles. Il n'aurait pleuré que deux fois dans sa vie, la nuit, sur des passages du roman qu'il était en train d'écrire. Il m'a demandé la permission d'embrasser mes „beaux yeux mouillés“.

Gustav Janouch: Souvent, il parlait pensivement de la mort. Une fois il a dit: „Celui qui comprend la vie pleinement, n'a pas peur de mourir. La peur de la mort est simplement le résultat d'une vie frustrante, une expression d'infidélité.“ Un jour nous étions sur le quai. Des wagons de chemin de fer plein de charbon passaient sur le pont. Nous avons poursuivi notre chemin sans parler. Kafka a regardé pendant un long moment le fleuve qui s'assombrissait rapidement. Puis il a dit: „La vérité est toujours un abîme. L'homme n'est pas condamné à mourir, mais à vivre. Je suis engagé dans la lutte la plus épuisante qui soit.“ „Contre qui?“ „Contre moi-même.“ Une autre fois, il a dit: „J'envie la jeunesse“ „Vous n'êtes pas si vieux“. „Je suis aussi vieux que le judaïsme, vieux comme le Juif éternel.“

MUSIQUE 2: La femme au piano (+ images des ruelles dans la neige)

Max Pulver: C'était l'hiver 1917. Nous souffrions beaucoup de la faim à Munich. C'est ici que j'ai vu Franz Kafka pour la première fois. Jusque là il n'avait été pour moi qu'un grand, mais lointain nom. On disait qu'il avait écrit des textes

importants, mais il n'avait publié que quelques brefs récits. Qui était cet homme?

Franz Kafka était une rumeur. La rumeur d'un homme qui souffrait et se faisait souffrir, qui poussait si loin la haine envers son père qu'il se détruisait lui-même. La rumeur d'un suicidaire qui agissait au nom d'une justice punitive. Son père, tous les pères, le monde des pères et des autorités étaient impliqués dans son procès. Voilà la légende qui courait sur lui.

Kafka nous apparaissait moins comme un poète, que comme un juge de l'intimité humaine. A présent cet homme étrange était venu de Prague à Munich, malgré la guerre et la frontière. Voilà que le juge était là, et je suis allé vers lui, comme si le procès avait lieu contre moi-même. Kafka était assis sur une plateforme, près d'un pupitre, le visage blême, les cheveux bruns; un personnage incapable de dissiper sa gêne d'être là. Ainsi lisait-il, assis en biais, un texte inédit, „A la colonie pénitentiaire“. Sa voix avait beau avoir l'air de s'excuser, ses images me pénétraient comme des couteaux, des aiguilles de glace douloureuses.

Jamais des paroles n'avaient produit un tel effet sur moi. Je suis resté jusqu'à la fin, même si mon cœur s'arrêtait par moments de battre.

J'ai pris rendez-vous avec Kafka pour une promenade le lendemain. Dans la grisaille brumeuse d'un jour de novembre, nous avons traversé des champs de chaume recouverts par le gel. Le monde semblait évanoui et sans espoir. Kafka essayait sans arrêt de reprendre son souffle. Une maladie des poumons était devenue pour lui une arme contre ce monde, surtout contre son père. Il était comme tétonisé devant son image du père. Cette haine m'était incompréhensible. Mais Kafka ne voulait pas entendre mes objections, il était obsédé par sa vision du monde dans laquelle le père était l'origine du mal. Heureux dans son amertume d'avoir trouvé le coupable, il lui donnait pourtant étrangement raison. Le fils, en apparence un insurgé, se soumet en réalité à ce père patriarche. Le fils donne raison au père et exécute contre lui-même son propre jugement. Un violent amour se cache derrière cette haine insensée: le fils ne peut haïr son père à ce point que parce qu'il lui avait voué jadis un amour infini.

(PONT DE CHARLES DANS LA NEIGE + VOIX OFF)

J'ai été élevé au cœur même de la ville, en plein cœur de la ville.

C'est ma vieille ville natale et j'erre lentement, d'un pas hésitant, à travers ses ruelles.

Et quand vers le matin, il faisait toujours chaud et beau, nous avons traversé le pont Charles et nous sommes rentrés à la maison, j'étais alors bien heureux.

**Traverser le Quai, le pont de pierre, le nouveau pont, rentrer à la maison.
D'excitantes statues de saints sur le pont Charles. L'étrange lumière du
crépuscule de l'été et le vide nocturne du pont.**

**Il y a un but, mais pas de chemin, ce que nous appelons chemin est
hésitation.**

Ma vie c'est l'hésitation avant la naissance.

Peut-être que mon enfance a été trop courte.

GUSTAV JANOUCH: Nous marchions en silence dans la rue Melantrich en passant devant la vieille horloge de l'Hôtel de ville pour arriver jusqu'au domicile de Kafka, à l'angle entre la Place de la Vieille ville et la rue de Paris. Alors que nous étions près du monument de Hus, Kafka a dit: „Tout navigue sous de faux pavillons, aucun mot ne correspond à la vérité. Moi, par exemple, je rentre maintenant chez moi. Mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, je vais prendre place dans un cachot installé spécialement pour moi, d'autant plus dur qu'il ressemble à un appartement bourgeois tout à fait ordinaire et que personne à part moi, ne sait qu'il s'agit d'une prison.

J'habite chez mes parents. J'ai bien une petite chambre à moi, mais ce n'est pas un „chez moi“, rien qu'un refuge où je peux cacher mon trouble intérieur pour mieux y succomber.“ A propos de l'insomnie dont il souffrait, il disait: „Peut-être cache-t-elle une grande peur de la mort. Peut-être ai-je simplement peur que l'âme qui me quitte pendant le sommeil ne revienne plus jamais.“

FELICE BAUER: Finalement il est venu à Berlin. Il attendait que je lui téléphone à l'hôtel „Cour Askane“. Enfin je l'ai appelé et nous nous sommes vus. Il craignait, comme il me l'a écrit plus tard, de sentir, assis à côté de moi, mon souffle et mon corps, tout en étant complètement ailleurs et infiniment lointain. Une fois rentré chez lui à Prague, il m'a écrit que sa véritable peur était de ne jamais parvenir à me posséder, que dans le meilleur des cas, il risquait de ne pouvoir que poser un baiser sur ma main à la manière d'un chien fidèle, ce qui ne serait pas un geste d'amour, mais seulement un signe de désespoir.

(APPARTEMENT + VOIX OFF):

Jamais je ne pourrai, comme je le devrai, taire la vérité que je me tiens pour perdu, si je te perds.

Dans ta dernière lettre je lis cette phrase, tu l'avais déjà écrite une fois, moi probablement aussi: „Nous nous appartenons absolument.“

Aujourd’hui, je me suis lavé les mains dehors dans le corridor sombre, quand j’ai pensé à toi si fortement, que j’ai dû aller à la fenêtre, pour chercher dans le ciel gris au moins une consolation. C’est ainsi que je vis.

Mon amour, ne me fait pas tant souffrir, ne me fait pas tant souffrir. Tu me laisses aujourd’hui samedi sans une lettre, justement aujourd’hui alors que j’ai cru, qu’elle devait arriver aussi certainement que le jour après la nuit.

Comprends seulement, chère Felice, que je devrais te perdre toi et tout le reste, si je perds un jour l’écriture.

Quand je n’écris pas, je sens comme une main intractable qui me pousse hors de la vie.

C’est comme si je tombais d’en haut sur les choses et que je les apercevais seulement dans la confusion de la chute.

Je manque totalement de confiance en moi. C’est seulement pendant les moments heureux, lorsque j’écris, que je la trouve, sinon le monde suit son chemin monstrueux entièrement tourné contre moi.

MAX BROD: Le 18 août il me dit lors d’une longue promenade qu’il a demandé sa main à Felice. Il est tout à fait amoureux et heureux.

FELICE BAUER: Enfin, il a informé ses parents qu’il voulait se marier avec moi. C’était la toute première fois qu’il leur parlait de moi. Puis il a écrit à mon père. Toujours avec les mêmes réserves: moi une fille gaie, saine, vivante et lui, silencieux, asocial, maussade, hypocondriaque, tout son être absorbé par la littérature. Il a écrit à mon père que dans sa propre famille, même parmi les meilleures, les plus gentilles personnes au monde, il se sentait plus étranger qu’un étranger.

Il se demandait comment je pourrais jamais le supporter, lui et sa littérature, très douteuse, même à ses propres yeux. Ce ne seraient pas les faits, qui l’empêcheraient de se marier, mais la peur, une insurmontable peur du bonheur.

MAX BROD: En septembre il m’a lu le premier chapitre du roman „Le Procès“. On comprend alors que Kafka décrit, à côté de la tragédie humaine en général, la souffrance de son peuple malheureux, ce fantomatique peuple juif sans patrie. Et sans que le mot „juif“ n’apparaisse dans aucun de ses livres.

GUSTAV JANOUCH: Dr. Kafka était un sioniste convaincu. Il disait: „La patrie Palestine représente pour les juifs un but nécessaire. De la Karpfengasse dans la

ville juive où je suis né, jusqu'à la patrie, le chemin est infiniment long. Je viens d'un autre monde. Mon monde à moi s'éteint. Je suis vidé."

Lors d'une autre promenade dans le ghetto, il a dit: „On ne peut échapper à soi-même. Il faut voyager loin pour retrouver la patrie qu'on a quittée.“

MUSIQUE 3: CIMETIERE (+ CHANTEUSE DE LA SYNAGOGUE)

FELICE BAUER: En 1913, vers la fin de l'année, il m'a annoncé une nouvelle visite à Berlin. Je lui écrivais de moins en moins. Il s'est plaint de l'absence de mes lettres et m'a reproché de le vouloir différent qu'il n'était et de trop le critiquer. Il m'a demandé d'accepter qui il était et qui il était devenu par amour pour moi. Pendant quelque temps, je n'ai plus répondu à ses lettres, ni à ses télégrammes. Quand je l'ai appelé un jour au téléphone, il a fini par ressentir une folle envie de me revoir, comme il me l'a écrit plus tard. Il voulait venir à Berlin. Il refusait d'entendre l'hésitation dans ma voix, mon manque d'envie d'aller le chercher à la gare.

Pendant notre dernière conversation au Tiergarten, je suis restée silencieuse. Il a trouvé cela très humiliant. Il l'a vécu comme un dégoût et une sombre haine envers lui. Il m'a reproché de ne pas parler comme j'écrivais.

Il m'a assurée de son amour. Nous nous sommes de nouveau rapprochés. Nous avons une nouvelle fois décidé de nous fiancer. Il est venu deux jours à Berlin. Il était fatigué, inattentif, nerveux, et semblait indifférent. Nous n'étions jamais seuls, et il s'en est plaint plus tard, de n'avoir même pas pu m'embrasser dans le calme. Finalement il souhaitait vraiment que nous nous mariions.

Je suis allée le voir à Prague. Nous avons commencé à chercher un appartement ensemble. Il me trouvait belle et je me sentais finalement assez bien. On n'a pas beaucoup parlé, j'étais plutôt silencieuse. J'ai recommencé à lui écrire plus régulièrement. Mais finalement, on s'est de nouveau séparés. Nous avons une nouvelle fois rompu nos fiançailles. Cela s'est passé à l'hôtel „Cour Ascane“, en présence de deux amis et de mon père. Franz a écrit une lettre à mes parents pour s'excuser de tout. Il m'a présentée comme sa plus grande amie et en même temps la plus grande ennemie de son travail.

J'ai crié contre lui à la „Cour Ascane“. Il n'a presque rien dit, ou alors en bafouillant, comme terrorisé.

MAX BROD: Quand il m'a annoncé qu'il s'était définitivement séparé de Felice, il a soudain commencé à pleurer. C'est la seule fois que je l'ai vu pleurer. Je n'oublierai jamais cette scène, elle est ce que j'ai vécu de plus terrible dans ma vie.

FELICE BAUER: Plus tard il m'a écrit qu'il m'aimait, que j'avais souffert deux ans pour rien à cause de lui et que je ne pourrais pas comprendre sa situation. Une de ses dernières phrases a été: „Je ne peux pas croire que dans aucun conte

merveilleux, personne n'ait jamais et plus désespérément lutté pour une femme que moi pour toi, et cela depuis le début et sans cesse de nouveau et peut-être pour toujours.“

(APPARTEMENT + VOIX OFF):

Se marier, fonder une famille, accepter tous les enfants qui viennent, les élever dans ce monde incertain et même les guider un peu, est, j'en suis convaincu, la plus grande chose que peut réussir un être humain. Pourquoi alors ne me suis-je pas marié? J'aurais une famille, l'objectif le plus élevé qu'à mon avis on puisse atteindre, et que tu as atteint, toi. Je serais ton égal. Toute vieille honte et tyrannie, éternellement renouvelées, ne seraient plus qu'histoire ancienne. Ce serait alors merveilleux, mais là, déjà, cela devient impensable. C'est trop, tout cela ne peut pas être accompli.

Je ne me préoccupais que de moi-même. Et comme je ne suis jamais sûr de rien, même de ce qui m'est le plus proche, mon propre corps m'est devenu incertain. J'osais à peine bouger, je suis resté affaibli, jusqu'à ce qu'avec cet effort surhumain de vouloir me marier, du sang me sorte des poumons.

FELICE BAUER: Le 9 septembre 1917, il m'a écrit qu'il était atteint aux deux poumons, de la tuberculose, qu'il se rendait pour au moins trois mois à la campagne. Je suis allée le voir en septembre à la clinique de Zürau. Pour lui, cette maladie n'était pas qu'une maladie, mais une banqueroute. Il était convaincu qu'il ne resterait pas en vie. Le dernier mot que j'ai lu de lui a été le mot „cendre“. Sept ans avant sa mort.“

MAX BROD: Les crachements de sang, apparus pour la première fois en août, il les explique psychologiquement, comme une fuite face au mariage. Il l'appelle: sa défaite définitive. Il considère sa maladie comme une punition. Franz a enduré les souffrances héroïquement, et parfois même avec une sérénité joyeuse. Jusqu'en été 1918, il est resté à Zürau. Puis il est revenu à Prague. Trois ans plus tard, il notait dans son Journal: „Il n'y a personne ici pour me comprendre dans ma totalité. Avoir auprès de moi quelqu'un doté de cette compréhension, par exemple une femme, cela voudrait dire, avoir pied de tous les côtés, avoir Dieu.“

En 1920, Franz tombe amoureux d'une tchèque chrétienne, Milena Jesenska, un très grand écrivain et une véritable personnalité. Pendant presque trois ans, il lui écrit de nombreuses lettres, parfois jusqu'à trois par jour. Cette relation passionnelle, qui, au début, signifiait pour Kafka le plus grand bonheur, devait rapidement prendre un tournant tragique.

MILENA: Max Brod m'a demandé comment il était possible, que Franz Kafka craigne l'amour, mais pas la vie. Je pense qu'il en est tout autrement. Pour lui la

vie est quelque chose de totalement différent que pour tous les autres hommes. Il ne comprend pas les choses les plus simples. Sa gêne envers l'argent par exemple est presque la même que celle qu'il éprouve envers les femmes. Tout cela lui est entièrement étranger. Franz ne pouvait pas vivre. Franz n'avait pas la capacité de vivre. Franz n'aurait jamais pu guérir. Franz devait mourir jeune. Il était sans la moindre défense. C'est pourquoi il était exposé à tout ce dont nous autres sommes protégés. Il était nu parmi les habillés. Ses livres sont étonnantes. Kafka lui-même était bien plus étonnant encore.

(VUE PAR FENÈTRE ET IMAGES MILENA + VOIX OFF):

Je ne peux pas dormir, des rêves seulement, pas de sommeil.

Depuis dix-huit jours je n'ai rien fait d'autre que d'écrire des lettres, lu des lettres, et surtout regardé par la fenêtre.

S'il n'y avait pas la peur qui me tenaille depuis quelques jours, je serais presque tout à fait en bonne santé.

Pensez aussi Milena, comment je suis venu vers vous, quel voyage de trente-huit ans j'ai derrière moi, et puisque je suis juif, un voyage bien plus long encore. Je me trouve sur un chemin si dangereux, Milena. Vous, vous êtes solide près d'un arbre, jeune, belle. Vos yeux reflètent la douleur du monde.

Mon monde à moi s'écroule. Ce n'est pas de cet effondrement dont je me plains. C'est d'être né dont je me plains, c'est de la lumière du soleil dont je me plains.

Parfois je crois que je comprends le péché comme personne au monde.

GUSTAV JANOUCH: L'automne humide, puis un hiver étonnamment précoce et rude, aggravèrent la maladie de Kafka. Dans son bureau, sa table était abandonnée. „Il a de la fièvre“, me dit son collègue M. Treml. „Peut-être qu'on ne le reverra plus jamais.“ Je suis rentré très triste à la maison.

Sa place est resté vide pendant des semaines. Mais un jour, Dr. Kafka est revenu. Pâle, voûté, souriant. Il m'a dit qu'il était simplement venu rendre quelques documents et chercher des écrits personnels. Qu'il n'allait pas bien du tout, qu'il allait partir prochainement dans un sanatorium de la Haute Tatra. Sa voix se perdit dans une toux sèche et convulsive qu'il surmonta rapidement. En lui faisant mes adieux avant son départ, je lui ai dit: „Vous allez vous remettre et revenir guéri. L'avenir va tout arranger. Tout va changer.“ Dr. Kafka a posé avec un sourire son index droit sur sa poitrine. „L'avenir est déjà là. Le changement n'est que le devenir visible des blessures jusqu'ici cachées.“

(PAYSAGES DANS LA NEIGE + VOIX OFF)

Ces derniers et terribles temps, innombrables, des promenades presque ininterrompues, des nuits, des jours, je suis inapte à tout, sauf à la douleur.

Où est l'éternel printemps?

Le temps passe et on passe avec lui, sans but ni raison.

La destruction systématique de moi-même au fil des années est étonnante, comme une rupture de digue se développant lentement, une action pleinement intentionnelle.

J'en viens toujours à la même conclusion: l'éducation m'a plus abîmé que tous les gens que je connais, et bien plus encore que je ne peux le comprendre.

MILENA: J'ai entre les mains la lettre que Franz m'a écrite de la Tatra, qui contient à la fois une demande urgente et un ordre: „Ne pas s'écrire et éviter de se rencontrer; accepte cette demande en silence, elle seule peut me permettre de continuer à vivre, tout le reste ne fait que me détruire.“

J'ai demandé à Max Brod, j'avais confiance en lui, dans cette heure peut-être la plus difficile de ma vie: „S'il vous plaît, comprenez ce que je veux.

Je sais qui est Franz; je sais ce qui est arrivé et je ne sais pas ce qui est arrivé. Vous étiez avec lui ces derniers temps, vous devez le savoir: Suis-je coupable ou ne suis-je pas coupable?“ Par ailleurs j'ai demandé à M. Brod comment Franz Kafka allait. Depuis des mois je n'avais aucune nouvelle de lui. Sa peur, je la connaissais jusqu'au plus profond de moi-même. Elle existait bien avant moi, avant notre rencontre. J'ai connu sa peur avant de le connaître lui. Pendant les quatre jours qu'il a passé à mes côtés, il l'avait perdue.

(RESTAURANT/ARBRE DANS LA NEIGE ET MILENA GROS PLAN)

Milena: „Ne pas écrire et éviter de se rencontrer. Accepte seulement cette demande en silence. Elle seule peut me permettre de continuer à vivre. Tout le reste ne fait que me détruire“.

(TOIT RESTAURANT ET ESCALIERS + VOIX OFF):

Milena partie après quatre visites. Quatre jours plus tranquilles au milieu d'autres, douloureux.

Je suis fatigué, je ne sais rien, et je ne veux rien d'autre que poser ma tête sur tes genoux, sentir ta main sur ma tête et rester ainsi à travers toutes les éternités.

MUSIQUE 4 (Femme au piano + images de la ville en brouillard)

MAX BROD: L'été 1923, Franz rencontra à Muritz, au bord de la mer Baltique, la jeune Dora Diamant, âgée de dix-neuf ans. Elle venait d'une famille respectée de Juifs hassidiques. C'était une hébraïsante remarquable; Kafka apprenait à l'époque l'hébreu avec une ferveur particulière. Il revint de sa villégiature avec une énergie nouvelle. Il avait pris la décision de rompre tout lien, de partir à Berlin et de vivre avec Dora. De Berlin, il m'écrivit pour la première fois qu'il se sentait heureux et même qu'il dormait bien. Il habitait avec Dora en banlieue, à Steglitz, où je lui ai rendu visite, en tout, trois fois, je crois. J'ai découvert chez eux une véritable idylle, enfin j'ai revu mon ami de bonne humeur. Il travaillait avec ardeur. Cependant sa santé s'était détériorée.

DORA DIAMANT: J'ai rencontré Kafka pour la première fois au bord de la mer Baltique en été 1923. A l'époque j'avais seulement dix-neuf ans et je travaillais dans un camp de vacances du Foyer populaire juif à Müritz près de Stettin. Un jour à la plage, j'ai vu une famille, les parents et deux enfants, en train de jouer. L'homme m'a particulièrement frappé. Je n'arrivais pas à l'oublier. Je les ai même suivis dans la ville.

Un jour, on nous a annoncé au Foyer populaire que le Dr Franz Kafka allait venir dîner avec nous. A cette heure là j'avais beaucoup à faire dans la cuisine. Quand j'ai levé les yeux de mon travail, la pièce s'était assombrie, il y avait quelqu'un dehors devant la fenêtre. J'ai reconnu l'homme de la plage. Puis il est entré. J'ignorais que c'était Kafka, et que la femme avec laquelle je l'avais vu à la plage était sa soeur.

Le soir, nous étions tous assis sur des bancs à de longues tables. Un petit garçon s'est levé, et, en sortant, il s'est senti si gêné qu'il est tombé par terre. Kafka lui a dit avec des yeux brillants d'admiration: „Avec quelle agilité tu es tombé, et avec quelle agilité tu t'es relevé.“

Ces mots, quand j'y ai repensé plus tard, semblaient vouloir dire que tout peut être sauvé, sauf Kafka lui-même.

DORA DIAMANT: Pourquoi Kafka m'a-t-il fait une si forte impression? Je venais de l'Est, telle une créature sombre pleine de rêves et de prémonitions, comme sortie d'un roman de Dostoïevski.

Quand j'ai vu Kafka pour la première fois, son image correspondait exactement à l'idée que je me faisais de l'homme. Lui aussi se tournait vers moi avec attention, comme s'il attendait quelque chose de ma part.

Le plus frappant dans son visage, c'était ses yeux. Il avait des yeux marrons et timides, qui brillaient quand il parlait. On y décelait parfois une étincelle d'humour, plus de la malice que de l'ironie, comme s'il savait des choses que les autres ignoraient.

Kafka se devait d'écrire, parce que l'écriture était son oxygène. Quand on dit qu'il écrivait quatorze jours de suite, cela signifie que pendant quatorze soirées et quatorze nuits, il n'arrêtait pas d'écrire.

Généralement, avant de se mettre à écrire, il marchait d'un pas lourd en long et en large, d'un air renfrogné. Il parlait peu, mangeait sans appétit, ne s'intéressait à rien, et était très abattu.

Souvent, il me lisait ce qu'il venait d'écrire, sans jamais rien analyser ni expliquer. De temps à autre, il disait: „J'aimerais bien savoir si j'ai échappé à mes fantômes.“ Pour libérer son âme de ses „fantômes“, il voulait brûler tout ce qu'il avait écrit. J'ai respecté sa volonté, et quand il était malade et alité, j'ai brûlé sous ses yeux quelques uns de ses travaux. Ce qu'il voulait vraiment écrire viendrait plus tard, quand il aurait conquis sa „liberté“.

GUSTAV JANOUCH: Franz Kafka est la première personne qui m'aït pris au sérieux, qui m'aït parlé comme à un adulte et m'a ainsi rendu confiance en moi. L'intérêt qu'il me portait représentait un grand cadeau pour moi. J'en étais tout à fait conscient. J'ai été saisi à son contact comme par une vague de bonheur. Je n'étais plus l'insignifiant petit fils de fonctionnaire, mais un être humain prêt à affronter le monde. Et cela, je le devais au Dr. Kafka. C'est pourquoi je l'admirais et le vénérais. J'ai senti comme je grandissais de jour en jour, devenant de plus en plus libre et meilleur. J'ai appris avec le Dr Kafka à mieux voir et à mieux entendre. Il a été pour moi un éducateur et un confesseur. Je ne trouvais rien de plus beau que d'être assis dans son bureau ou de vagabonder avec lui dans les ruelles de Prague, dans les jardins et arrières cours, en l'écoutant toujours avec admiration.

MILENA: Je crois plutôt que c'est nous tous, le monde entier et tous les hommes, qui sommes malades et lui le seul être sain, le seul à comprendre et à sentir juste, le seul être vraiment pur. Ce n'est pas contre la vie qu'il se révoltait, mais seulement contre une certaine façon de vivre. Si j'avais réussi à rester avec lui, il aurait pu vivre heureux avec moi.

(MUSIQUE 5: JEUNE FEMME + IMAGE DU VIEUX CIMETIERE JUIF)

GUSTAV JANOUCH: Un jour, la femme de ménage m'aït dit: „Le Dr Kafka a disparu, sans bruit et sans se faire remarquer, comme une petite souris. Il a disparu comme il avait vécu ici pendant toutes ces années. Je ne sais pas qui a vidé son armoire.“ Elle m'aït parlé d'une belle tasse en porcelaine bleu et or, dans laquelle il avait souvent bu du thé et du lait. „Prenez-la donc, jeune homme, vous qui

l'admiriez tant.“ Cette tasse en porcelaine m'a accompagné toute ma vie. Je n'ai jamais osé poser mes lèvres sur cette tasse, qu'il avait dû toucher si souvent avec les siennes.

MAX BROD: Son état de santé s'étant aggravé, on a dû l'amener dans un sanatorium. Dans une clinique viennoise, une tuberculose du larynx a été diagnostiquée. Terrible journée de malheur. Le 17 mars 1924, j'ai ramené Franz à Prague. Il habitait de nouveau chez ses parents. Ce qu'il ressentait comme un échec de ses projets d'indépendance, comme une défaite, malgré toute la sollicitude qui l'entourait. Il m'a demandé de venir le voir tous les jours. Il parlait à présent comme s'il savait que nous ne serions plus ensemble très longtemps.

DORA DIAMANT: Echapper à l'emprise de Prague, a été la grande réussite de sa vie, même si elle est arrivée très tard. Il ne haïssait pas Prague à proprement parler. Il souffrait surtout de la peur d'être à nouveau dépendant de ses parents. Je suis restée à Berlin. Kafka ne voulait pas que je vienne à Prague, dans la maison où était né tout son malheur.

D'une certaine manière Kafka acceptait sa maladie, même si à la fin il aurait bien aimé continuer à vivre. Il a quitté Prague très malade, mais parfaitement lucide.

MAX BROD: Le dimanche 11 mai 1924, je suis parti à Vienne pour revoir Franz une dernière fois. Etrangement tout le trajet s'est effectué sous le signe de la mort. La première chose que Dora m'a racontée et que Franz m'a confirmée, c'est qu'il voulait se marier avec elle avant sa mort. Il avait écrit une lettre à son père pieux. Le père qui était pieux, l'a fait lire au rabbin qui a répondu, tout simplement: „Non.“

Un fois Dora me prit à part et me chuchota à l'oreille: „Chaque nuit une chouette apparaît à la fenêtre de Franz. L'oiseau des morts.“ Mais Franz voulait vivre. Il observait les prescriptions médicales avec une exactitude que je ne lui avais jamais connue. S'il avait rencontré Dora plus tôt, sa volonté de vivre serait revenue plus vite et aurait été plus forte.

Touchante était la sollicitude de Dora pour le malade, touchant aussi le réveil tardif de toutes ses énergies vitales. Maintenant, à l'article de la mort, il aurait su vivre et il aurait aimé vivre.

DORA DIAMANT: Je l'ai retrouvé dans un sanatorium de la forêt viennoise, où sa soeur l'avait amené. C'est ici qu'on a diagnostiqué pour la première fois la tuberculose du larynx. Comme il ne devait plus parler, il m'a tout noté, surtout l'effet désastreux qu'avait eu Prague sur lui.

Il avait une belle chambre, constamment exposée au soleil, avec un balcon. Je suis restée avec lui. Plus tard son ami le Dr. Klopstock, nous a rejoint. De ce

sanatorium, Kafka a écrit plusieurs lettres à ses parents, à ses soeurs et à Max Brod, qui est venu le voir.

MUSIQUE: VOIX DE LA JEUNE FEMME SUR IMAGES PAYSAGES

(CHAMBRE D'HOPITAL + VOIX OFF):

Je suis parti de chez moi et je dois toujours écrire à ma famille, même si ce chez moi a depuis longtemps été emporté dans l'éternité.

Mon cher Max, comme tu es bon avec moi. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi ces dernières semaines. Je suis très affaibli, mais on me soigne bien ici. Adieu, mon cher bon Max.

Où est l'éternel printemps?

DORA DIAMANT: Le soir avant sa mort, il relisait des épreuves. Vers quatre heures du matin, j'ai fait venir le Dr Klopstock parce que Kafka avait du mal à respirer. Il a immédiatement décelé la crise, et a réveillé le médecin, qui lui a déposé un paquet de glace sur la gorge. Le lendemain vers midi, Kafka est mort. C'était le 3 juin 1924.

(CHAMBRE D'HOPITAL + VOIX OFF):

Mettez-moi un instant la main sur le front pour que je reprenne courage.

Encore une fois j'ai crié à pleine gorge à la face du monde. Puis on m'a bâillonné, on m'a lié pieds et mains et on m'a mis un bandeau devant les yeux.

Y avait-il des objections qu'on avait oubliées? Certainement, il y en avait. La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre. Où était le juge qu'il n'avait jamais vu? Où était la Haute cour devant laquelle il n'était jamais parvenu? J'ai à parler. Je lève les mains.

MAX BROD: Le 3 juin 1924, un mardi, Franz Kafka est mort. Le corps a été transporté à Prague dans un cercueil plombé et inhumé le 11 juin à quatre heures dans le cimetière juif de Prague-Strasnice.

CHANTEUSE SYNAGOGUE

MILENA: J'ai été bouleversée, j'ignorais que sa maladie était si grave. Après sa mort j'ai publié une nécrologie dans le journal „Pardon listy“ à Prague. J'y ai

écrit: „Avant-hier est mort Dr. Franz Kafka, un écrivain allemand qui vivait à Prague. Peu de gens le connaissaient ici, car c'était un solitaire, un sage, un être effrayé par le monde. Il en savait sur le monde dix mille fois plus que tous les hommes du monde.

Il a écrit les livres les plus importants de la jeune littérature allemande, on y retrouve les luttes de la génération d'aujourd'hui partout dans le monde. Ils sont pleins d'ironie et du regard sensible d'un homme qui voyait le monde si clairement qu'il ne pouvait pas le supporter et devait en mourir.

Max Brod: Presque tous les écrits que Kafka a publié, j'ai dû les lui extorquer, avec ruse et persuasion. Dans sa succession on n'a pas trouvé de testament. Il y avait dans son bureau, parmi beaucoup d'autres papiers, une feuille pliée, avec mon adresse et quelques phrases écrites à l'encre, dans lesquelles il me demandait de brûler tous ses textes non publiés: les romans, les Journaux et les lettres. Un jour, nous en avions parlé. Il avait dit: „Mon testament sera tout simple, je te demande de tout brûler.“ Je me rappelle encore très bien ce que je lui avais répondu: „Si tu crois sérieusement que je ferai ce que tu me demandes, je peux te dire tout de suite que je refuse.“ Convaincu du sérieux de ma réponse, Kafka aurait dû chercher quelqu'un d'autre comme exécuteur testamentaire. Il connaissait l'admiration fanatique que je portais à chacun de ses mots. La succession contenait les plus merveilleux trésors. Les trois romans en constituent la partie la plus précieuse. Peu d'écrivains ont connu ce destin, d'être presque totalement inconnus de leur vivant et de devenir après leur mort d'un seul coup célèbres.

GUSTAV JANOUCH: Je ne peux pas me résoudre à lire ses livres, car je crains que la magie qui émanait de lui et qui perdure en moi ne s'efface ou disparaîsse complètement. Je crains pour l'image de „mon Dr. Franz Kafka“, qui continue à vivre en moi, qui m'a toujours donné force et soutien tel un inébranlable exemple de pensée et de vie.

MAX PULVER: En 1924, j'ai lu la nouvelle de sa mort dans un train entre Vienne et Linz. Avec cet homme étrange, la rumeur s'était déjà transformée en mythe de son vivant. Kafka survit au beau milieu de la grisaille de notre époque; une lumière étrangement blafarde, qui, même si elle ne nous est d'aucun réconfort, continue à briller.

Dora Diamant: J'ai une envie folle d'être avec Franz. Je ressens une terrible nostalgie de ce temps passé avec lui. Cela me bouleverse quand j'y pense. Je rêvais d'avoir un enfant avec lui et que nous partions ensemble en Palestine. Maintenant j'ai un enfant, sans Franz, et je pars en Palestine, sans Franz. Mais son argent me permet de payer le billet pour le voyage. Au moins ça.

NACHSPANN: MUSIQUE Femme pianiste

MAX BROD

I. Franz a fréquenté uniquement des écoles allemandes, il a reçu une éducation allemande, c'est plus tard qu'il a acquit par lui-même une connaissance de la langue tchèque.

Franz est resté toute sa vie dans l'ombre de ce père impétueux et imposant même physiquement. Hermann Kafka tenait un magasin d'articles de fantaisie, qui étaient revendus à des marchands pour les villages ou les villes de province. Franz était l'aîné des enfants. Il avait trois soeurs. Son éducation a été plus ou moins confiée à des gouvernantes, étant donné que sa mère devait travailler toute la journée au magasin et tenir compagnie au père le soir. L'enfance de Franz, nous devons l'imaginer comme indiciblement solitaire. J'ai fait la connaissance de Franz Kafka durant ma première année d'Université, en 1902. Franz avait un an de plus que moi. A première vue Kafka était un homme sain, quoique étrangement silencieux, observateur, toujours dans la retenue. Pendant quelques années, j'ai fréquenté Kafka, sans savoir qu'il écrivait et il fallait longuement le solliciter pour obtenir de jeter un coup d'oeil sur ses manuscrits. Cette attitude ne relevait pas de l'orgueil, mais d'une autocritique exagérée. Puis il me lut un jour, en 1909, le début d'un roman qui avait pour titre: „Préparatifs de noces à la campagne“. J'étais bouleversé et ravi. J'eus aussitôt l'impression qu'il s'agissait là non pas d'un talent ordinaire, mais d'un génie. Dès lors ma relation avec Franz s'est approfondie. Nous nous voyions tous les jours, parfois même deux fois par jour. Il émanait de lui quelque chose d'inhabituellement fort, que je n'ai plus jamais rencontré. En sa présence, le quotidien se transformait. Tout apparaissait comme vu pour la première fois, souvent d'une manière très triste, écrasante.

II. Kafka avait obtenu un poste dans la compagnie d'assurances ouvrières contre les accidents pour le royaume de Bohême. Sa sensibilité sociale a été fortement affectée par les mutilations dont les ouvriers étaient victimes à la suite de déficiences des appareils de sécurité. Son sens du devoir était exemplaire, son travail était très apprécié. Il est évident que Kafka doit une grande part de sa connaissance du monde, ainsi que son pessimisme sceptique, à ses expériences d'employé dans les rouages administratifs et la vie routinière des bureaux. Des chapitres entiers des romans „Le Procès“ et „Le Château“ empruntent leurs décors réalistes au monde professionnel dans lequel il a vécu. Combien de fois

lui ai-je rendu visite, et ai- j'ai marché avec lui en long et en large dans ces couloirs déserts et sonores à la fois.

III. Sur le travail au bureau qui l'empêchait d'écrire, ses Journaux disent des choses si bouleversantes, qu'il n'y a rien à rajouter. Il constate avec frayeur que tout est prêt en lui pour un travail poétique qui représenterait une délivrance céleste, une véritable résurrection à la vie.

La pureté avec laquelle Kafka concevait son art, s'exprime dans cette phrase de son Journal: „Ecrire comme une forme de prière“.

Dans une lettre il me dit: „Après avoir bien écrit dans la soirée, j'aurais pu continuer pendant toute la nuit, et le jour, et la nuit, et le jour, et finalement m'envoler. L'immensité du monde que j'ai dans ma tête.“

IV. En novembre 1919 il a écrit une très longue lettre à son père. Sa mère devait la lui remettre. Elle ne l'a jamais transmise, mais l'a rendue à Franz, probablement avec quelques paroles d'apaisement.

V. La suite de sa vie, Kafka la construit comme une série de tentatives pour s'échapper de l'emprise du père. A côté du père apparaît la mère. Son attitude soumise envers son mari est déplorée par le fils. Un de ses livres, „Le médecin de campagne“, Kafka l'a dédié à son père. La réponse du père souvent citée par Franz : „Pose-le sur la table de nuit“.

VI. Le dimanche en été, nous faisions souvent de grandes promenades à pied, dans les environs immédiats ou plus lointains de Prague. Nous passions d'innombrables beaux moments sur les planches des piscines de Prague ou dans des barques sur la Moldau. L'activité littéraire de Kafka s'était arrêtée durant cette période. ((Pendant des mois il n'avait rien réussi.)) Il passait parfois des mois dans une sorte de léthargie, complètement désespéré. Dans mes Journaux, je retrouve de nombreuses notes concernant sa tristesse. Sa souffrance, je la connaissais à travers ses nombreuses confessions.

Il demandait beaucoup à la vie, plutôt trop, c'est-à-dire la perfection, aussi en amour, la perfection ou rien. Tout son être était désir de pureté.

VII. En 1912, il a rencontré une jeune femme chez mon père. Cette relation devait dominer la vie de Franz pendant cinq ans. En octobre, il lui a écrit une lettre de vingt-deux pages. C'est ainsi que commença la tragédie de cette relation.

VIII. Après „Le Verdict“ il poursuit la rédaction du premier chapitre du roman „Le disparu“ ou „Amérique“. Je cite les notes de mon Journal de cette époque. „Kafka en extase passe ses nuits à écrire. Un roman qui se déroule en Amérique.“ „Le 3 novembre chez Baum, il lit son merveilleux deuxième chapitre.“ Quand il lisait,

c'était une véritable passion. Ce roman est une oeuvre magique. Sa langue est simple et pourtant elle évoque des rêves, des visions d'une grande profondeur. On est fasciné par sa beauté et son originalité. Dès la lecture de quelques phrases de Kafka, la langue et le souffle traduisent une douceur jamais connue auparavant. C'est la perfection, la perfection tout court, cet achèvement de la forme pure, qui faisait pleurer Flaubert devant le mur de l'Acropole. C'est un nouveau sourire qui distingue l'oeuvre de Kafka, un sourire proche des vérités dernières, un sourire métaphysique pour ainsi dire.

IX. Le 18 août, il me dit lors d'une longue promenade, qu'il a demandé sa main à Felice. Il est tout à fait amoureux et heureux.

X: En septembre il m'a lu le premier chapitre du roman „Le Procès“. On comprend alors que Kafka décrit, à côté de la tragédie humaine en général, la souffrance de son peuple malheureux, ce fantomatique peuple juif sans patrie. Et sans que le mot „juif“ n'apparaisse dans aucun de ses livres.

XI. Quand il m'a annoncé qu'il s'était définitivement séparé de Felice, il a soudain commencé à pleurer C'est la seule fois que je l'ai vu pleurer. Je n'oublierai jamais cette scène, elle est ce que j'ai vécu de plus terrible dans ma vie.

XII. Les crachements de sang, apparus pour la première fois en août, il les explique psychologiquement, comme une fuite face au mariage. Il l'appelle: sa défaite définitive. Il considère sa maladie comme une punition. Franz a enduré les souffrances héroïquement, et parfois même avec une sérénité joyeuse. Jusqu'en été 1918, il est resté à Zürau. Puis il est revenu à Prague. Trois ans plus tard, il notait dans son Journal: „Il n'y a personne ici pour me comprendre dans ma totalité. Avoir auprès de moi quelqu'un doté de cette compréhension, par exemple une femme, cela voudrait dire, avoir pied de tous les côtés, avoir Dieu.“

XIII. En 1920, Franz tombe amoureux d'une tchèque chrétienne, Milena Jesenska, un très grand écrivain et une véritable personnalité. Pendant presque trois ans, il lui écrit de nombreuses lettres, parfois jusqu'à trois par jour. Cette relation passionnelle, qui, au début, signifiait pour Kafka le plus grand bonheur, devait rapidement prendre un tournant tragique.

XIV. L'été 1923, Franz rencontra à Muritz, au bord de la mer Baltique, la jeune Dora Diamant, âgée de dix-neuf ans. Elle venait d'une famille respectée de Juifs hassidiques. C'était une hébraïsante remarquable; Kafka apprenait à l'époque l'hébreu avec une ferveur particulière. Il revint de sa villégiature avec une énergie nouvelle. Il avait pris la décision de rompre tout lien, de partir à Berlin et

de vivre avec Dora. De Berlin, il m'écrivit pour la première fois qu'il se sentait heureux et même qu'il dormait bien. Il habitait avec Dora en banlieue, à Steglitz, où je lui ai rendu visite, en tout, trois fois, je crois. J'ai découvert chez eux une véritable idylle, enfin j'ai revu mon ami de bonne humeur. Il travaillait avec ardeur. Cependant sa santé s'était détériorée.

XV Son état de santé s'étant aggravé, on a dû l'amener dans un sanatorium. Dans une clinique viennoise, une tuberculose du larynx a été diagnostiquée. Terrible journée de malheur. Le 17 mars 1924, j'ai ramené Franz à Prague. Il habitait de nouveau chez ses parents. Ce qu'il ressentait comme un échec de ses projets d'indépendance, comme une défaite, malgré toute la sollicitude qui l'entourait. Il m'a demandé de venir le voir tous les jours. Il parlait à présent comme s'il savait que nous ne serions plus ensemble très longtemps.

XVI. Le dimanche 11 mai 1924, je suis parti à Vienne pour revoir Franz une dernière fois. Etrangement tout le trajet s'est effectué sous le signe de la mort. La première chose que Dora m'a racontée et que Franz m'a confirmée, c'est qu'il voulait se marier avec elle avant sa mort. Il avait écrit une lettre à son père pieux. Le père qui était pieux, l'a fait lire au rabbin qui a répondu, tout simplement: „Non.“

Un fois Dora me prit à part et me chuchota à l'oreille: „Chaque nuit une chouette apparaît à la fenêtre de Franz. L'oiseau des morts.“ Mais Franz voulait vivre. Il observait les prescriptions médicales avec une exactitude que je ne lui avais jamais connue. S'il avait rencontré Dora plus tôt, sa volonté de vivre serait revenue plus vite et aurait été plus forte.

Touchante était la sollicitude de Dora pour le malade, touchant aussi le réveil tardif de toutes ses énergies vitales. Maintenant, à l'article de la mort, il aurait su vivre et il aurait aimé vivre.

XVII: Le 3 juin 1924, un mardi, Franz Kafka est mort. Le corps a été transporté à Prague dans un cercueil plombé et inhumé le 11 juin à quatre heures dans le cimetière juif de Prague-Strasnice.

XVIII: Presque tous les écrits que Kafka a publié, j'ai dû les lui extorquer, avec ruse et persuasion. Dans sa succession on n'a pas trouvé de testament. Il y avait dans son bureau, parmi beaucoup d'autres papiers, une feuille pliée, avec mon adresse et quelques phrases écrites à l'encre, dans lesquelles il me demandait de brûler tous ses textes non publiés: les romans, les Journaux et les lettres. Un jour, nous en avions parlé. Il avait dit: „Mon testament sera tout simple, je te demande de tout brûler.“ Je me rappelle encore très bien ce que je lui avais répondu: „Si tu crois sérieusement que je ferai ce que tu me demandes, je peux te dire tout de suite que je refuse.“ Convaincu du sérieux de ma réponse, Kafka

aurait dû chercher quelqu'un d'autre comme exécuteur testamentaire. Il connaissait l'admiration fanatique que je portais à chacun de ses mots. La succession contenait les plus merveilleux trésors. Les trois romans en constituent la partie la plus précieuse. Peu d'écrivains ont connu ce destin, d'être presque totalement inconnus de leur vivant et de devenir après leur mort d'un seul coup célèbres.

GUSTAV JANOUCH:

I. Un jour, mon père a montré au Dr Kafka des poèmes que j'avais écrits quand j'étais lycéen, pour lui demander son avis. „Qui est ce Dr Kafka?“, lui ai-je demandé. „C'est un bon ami de Max Brod.“ „C'est donc le poète de la „Métamorphose?“ „Oui, il est dans notre service juridique.“ „Qu'a-t-il a dit sur mes poèmes?“ „Il m'a fait des compliments.“ Mon père m'a emmené au deuxième étage des Assurances ouvrières. Un homme grand et mince était assis derrière un bureau. Dr. Kafka me tendit la main. „Dans vos poèmes il y a encore beaucoup de bruit“, me dit-il. „C'est là un trait de jeunesse. Quand écrivez-vous?“ „Le soir, la nuit“, je répondis. Et lui: „S'il n'y avait pas ces affreuses nuits d'insomnie, je n'écrirais pas du tout. Ainsi, jamais je ne peux oublier l'obscur cellule individuelle dans laquelle je suis détenu. Je ne peux pas écrire pendant la journée. La lumière détourne l'attention. Peut-être me détourne-t-elle aussi de l'obscurité de ma vie intérieure.“

II. Trois semaines environ après ma première rencontre avec Franz Kafka, nous nous sommes promenés pour la première fois. Nous étions revenus au palais Kinsky, quand, sous l'enseigne de la firme „HERMANN KAFKA“, nous avons vu apparaître un homme grand et corpulent, portant un pardessus sombre et un chapeau brillant. Après avoir fait trois pas, l'homme dit d'une voix très forte: „Franz! A la maison! L'air est humide.“ Kafka dit d'une voix étrangement basse: „Mon père. Il se fait du souci pour moi. L'amour a souvent le visage de la violence. Adieu.“

III. Souvent j'ai accompagné Kafka de la compagnie d'assurance jusque chez lui. J'étais toujours surpris par sa connaissance de Prague. Il aimait la ville dans laquelle il était né. Non seulement il connaissait tous les palais et églises, mais aussi les cours les plus cachées de la vieille ville. ((Il connaissait les anciennes descriptions des maisons.)) Il lisait l'histoire de la ville sur les murs anciens des maisons. Il commençait à parler du Ghetto. „Vous vous rappelez la vieille ville juive? Les recoins obscurs, les passages mystérieux, les fenêtres aveugles, les cours sales, les tavernes bruyantes et les bistro fermés? Ils continuent à vivre en nous. Nous parcourons les larges avenues de la ville reconstruite, mais nos pas sont incertains. A l'intérieur de nous-mêmes, nous tremblons toujours

comme dans les vieilles ruelles de la misère. Tout éveillés, nous marchons comme dans un rêve: tels des spectres des temps passés.

IV. Souvent nous nous sommes promenés dans le ghetto. Je l'entendais dire: „Je voudrais me précipiter chez ces pauvres juifs du ghetto, leur embrasser les pieds et ne rien dire, absolument rien. Je serais parfaitement heureux, s'ils supportaient silencieusement ma présence.“ „Etes-vous seul à ce point?“ lui demandais-je, „comme Kaspar Hauser?“ „Bien pire. Je suis seul comme Franz Kafka.“

V. Un jour je lui ai montré trois contes qu'il avait écrits et que j'avais fait relier dans du cuir brun. Je lui ai présenté le livre. Il a eu un accès de toux. Il a sorti de sa veste un mouchoir, l'a mis devant la bouche, l'a remis dans sa veste, l'accès est passé, et il a dit: „Vous me surestimez. Votre confiance m'écrase. Mon griffonnage ne mérite pas un livre relié en cuir. On ne devrait pas le publier, mais le brûler, l'exterminer. Cela n'a aucune signification.“ J'ai protesté violemment. „Qui vous dit cela? Je dois vous contredire. Peut-être que votre griffonnage, comme vous dites, deviendra demain une voix significative dans le monde. Qui peut le savoir aujourd' hui?“ Kafka m'a regardé d'un air d'incompréhension. „S'il vous plaît, laissez cela“, a-t-il dit, en couvrant ses yeux de ses deux mains.

VI. Souvent, il parlait pensivement de la mort. Une fois il a dit: „Celui qui comprend la vie pleinement, n'a pas peur de mourir. La peur de la mort est simplement le résultat d'une vie frustrante, une expression d'infidélité.“ Un jour nous étions sur le quai. Des wagons de chemin de fer plein de charbon passaient sur le pont. Nous avons poursuivi notre chemin sans parler. Kafka a regardé pendant un long moment le fleuve qui s'assombrissait rapidement. Puis il a dit: „La vérité est toujours un abîme. L'homme n'est pas condamné à mourir, mais à vivre. Je suis engagé dans la lutte la plus épuisante qui soit.“ „Contre qui?“ „Contre moi-même.“ Une autre fois, il a dit: „J'envie la jeunesse“ „Vous n'êtes pas si vieux“. „Je suis aussi vieux que le judaïsme, vieux comme le Juif éternel.“

VII. Nous marchions en silence dans la rue Melantrich en passant devant la vieille horloge de l'Hôtel de ville pour arriver jusqu'au domicile de Kafka, à l'angle entre la Place de la Vieille ville et la rue de Paris. Alors que nous étions près du monument de Hus, Kafka a dit: „Tout navigue sous de faux pavillons, aucun mot ne correspond à la vérité. Moi, par exemple, je rentre maintenant chez moi. Mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, je vais prendre place dans un cachot installé spécialement pour moi, d'autant plus dur qu'il ressemble à un appartement bourgeois tout à fait ordinaire et que personne à part moi, ne sait qu'il s'agit d'une prison.

J'habite chez mes parents. J'ai bien une petite chambre à moi, mais ce n'est pas un „chez moi“, rien qu'un refuge où je peux cacher mon trouble intérieur pour mieux y succomber.“ A propos de l'insomnie dont il souffrait, il disait: „Peut-être cache-t-elle une grande peur de la mort. Peut-être ai-je simplement peur que l'âme qui me quitte pendant le sommeil ne revienne plus jamais.“

VIII. Dr. Kafka était un sioniste convaincu. Il disait: „La patrie Palestine représente pour les juifs un but nécessaire. De la Karpfengasse dans la ville juive où je suis né, jusqu'à la patrie, le chemin est infiniment long. Je viens d'un autre monde. Mon monde à moi s'éteint. Je suis vidé.“

Lors d'une autre promenade dans le ghetto, il a dit: „On ne peut échapper à soi-même. Il faut voyager loin pour retrouver la patrie qu'on a quittée.“

IX. L'automne humide, puis un hiver étonnamment précoce et rude, aggravèrent la maladie de Kafka. Dans son bureau, sa table était abandonnée. „Il a de la fièvre“, me dit son collègue M. Treml. „Peut-être qu'on ne le reverra plus jamais.“ Je suis rentré très triste à la maison.

Sa place est resté vide pendant des semaines. Mais un jour, Dr. Kafka est revenu. Pâle, voûté, souriant. Il m'a dit qu'il était simplement venu rendre quelques documents et chercher des écrits personnels. Qu'il n'allait pas bien du tout, qu'il allait partir prochainement dans un sanatorium de la Haute Tatra. Sa voix se perdit dans une toux sèche et convulsive qu'il surmonta rapidement. En lui faisant mes adieux avant son départ, je lui ai dit: „Vous allez vous remettre et revenir guéri. L'avenir va tout arranger. Tout va changer.“ Dr. Kafka a posé avec un sourire son index droit sur sa poitrine. „L'avenir est déjà là. Le changement n'est que le devenir visible des blessures jusqu'ici cachées.“

X. Franz Kafka est la première personne qui m'aït pris au sérieux qui m'aït parlé comme à un adulte et m'a ainsi rendu confiance en moi. L'intérêt qu'il me portait représentait un grand cadeau pour moi. J'en étais tout à fait conscient. J'ai été saisi à son contact comme par une vague de bonheur. Je n'étais plus l'insignifiant petit fils de fonctionnaire, mais un être humain prêt à affronter le monde. Et cela, je le devais au Dr. Kafka. C'est pourquoi je l'admirais et le vénérais. J'ai senti comme je grandissais de jour en jour, devenant de plus en plus libre et meilleur. J'ai appris avec le Dr Kafka à mieux voir et à mieux entendre. Il a été pour moi un éducateur et un confesseur. Je ne trouvais rien de plus beau que d'être assis dans son bureau ou de vagabonder avec lui dans les ruelles de Prague, dans les jardins et arrières cours, en l'écoutant toujours avec admiration.

XI. Un jour, la femme de ménage m'aït dit: „Le Dr Kafka a disparu, sans bruit et sans se faire remarquer, comme une petite souris. Il a disparu comme il avait vécu ici pendant toutes ces années. Je ne sais pas qui a vidé son armoire.“ Elle

m'a parlé d'une belle tasse en porcelaine bleu et or, dans laquelle il avait souvent bu du thé et du lait. „Prenez-la donc, jeune homme, vous qui l'admiriez tant.“ Cette tasse en porcelaine m'a accompagné toute ma vie. Je n'ai jamais osé poser mes lèvres sur cette tasse, qu'il avait dû toucher si souvent avec les siennes.

XII. Je ne peux pas me résoudre à lire ses livres, car je crains que la magie qui émanait de lui et qui perdure en moi ne s'efface ou disparaîsse complètement. Je crains pour l'image de „mon Dr. Franz Kafka“, qui continue à vivre en moi, qui m'a toujours donné force et soutien tel un inébranlable exemple de pensée et de vie.

FELICE BAUER:

I. Nous nous sommes connus en juin 1912 chez le père de Max Brod à Prague. Franz m'a écrit en septembre une lettre, dans laquelle il se présentait de nouveau et me rappelait le voyage en Palestine qu'on s'était promis de faire ensemble. Il raconte comment il m'a aperçue à table et regardée. Comment il était assis derrière moi, pendant le concert de piano, et comment je lui ai tendu la main lors de nos adieux. Plus tard j'ai lu dans son Journal, qui avait été publié entre-temps: „Pendant que je m'asseyais, je l'ai regardée pour la première fois un peu plus précisément, une fois assis mon opinion était faite.“

II. Il écrivait toujours la nuit. D'abord de la littérature, ensuite des lettres à ses amis. Parfois il m'écrivait de son bureau. Il se plaignait toujours de son travail qui l'empêchait d'écrire. Il disait qu'il devait concentrer ses misérables forces à écrire, que s'il n'écrivait pas, il serait perdu. Sa vie consistait à tenter d'écrire. Des tentatives ratées, selon lui. A l'époque il écrivait son roman „Le Disparu“, connu plus tard sous le titre „Amérique“. Une histoire sans fin comme il disait. Sa mère trouvait que son activité littéraire n'était qu'un passe-temps. Il se plaignait souvent de son manque de compréhension, comme de celle de ses parents en général, avec lesquels il partageait toujours le même appartement. Parfois il parlait de ses soeurs, qu'il aimait bien, et de son père qu'il haïssait et qui à son avis le haïssait aussi.

Rapidement nous nous sommes mieux connus, et il est apparemment tombé amoureux de moi. Pourtant, on ne s'était toujours pas revus. A cette époque il m'écrivait pratiquement tous les jours. Parfois même deux, trois fois par jour. Dès novembre, il me jurait un amour éternel. Un jour il m'a fait apporter des roses par un messager.

III. Sur l'écriture encore. „Pauvre, pauvre amour, si seulement tu n'étais jamais forcée de lire ce misérable roman que je suis en train d'écrire bêtement. Il vaudrait mieux tout abandonner et me creuser une tombe ici“

même. Après tout, il ne peut y avoir pour mourir de lieu plus beau, plus digne du pur désespoir, que son propre roman.

IV: Il voulait que je le soutienne, que je le sauve, tout en m'expliquant que je ne serais jamais heureuse avec lui, au contraire que je souffrirais beaucoup. Il m'écrivait: „Mon amour, ne me renvoie pas. L'amour vient, l'amour va, et revient encore.“ J'ai eu de plus en plus peur de lui, peur de l'avenir avec lui, peur de sa désespérance, de sa folie d'écriture, de la vie difficile avec lui. J'étais si malheureuse, si déchirée. Il a senti que je désespérais de lui, ça lui a fait peur, mais en même temps il était incapable de mener une vie normale. Moi au contraire, je voulais une vie comme tout le monde. Je rêvais d'une famille, d'enfants, d'une belle vie.

Un jour il m'a écrit: „Je ne peux m'exposer au risque d'être père. Comprends seulement, chère Felice, que je devrais te perdre toi et tout le reste, si je devais jamais perdre l'écriture.“

Je lui avais écrit que je pleurais parfois. Il m'a répondu qu'il ne savait pas pleurer. Que les pleurs des autres lui paraissaient toujours étranges et incompréhensibles. Il n'aurait pleuré que deux fois dans sa vie, la nuit, sur des passages du roman qu'il était en train d'écrire. Il m'a demandé la permission d'embrasser mes „beaux yeux mouillés“.

V. Finalement il est venu à Berlin. Il attendait que je lui téléphone à l'hôtel „Cour Askane“. Enfin je l'ai appelé et nous nous sommes vus. Il craignait, comme il me l'a écrit plus tard, de sentir, assis à côté de moi, mon souffle et mon corps, tout en étant complètement ailleurs et infiniment lointain.

Une fois rentré chez lui à Prague, il m'a écrit que sa véritable peur était de ne jamais parvenir à me posséder, que dans le meilleur des cas, il risquait de ne pouvoir que poser un baiser sur ma main à la manière d'un chien fidèle, ce qui ne serait pas un geste d'amour, mais seulement un signe de désespoir.

VI. Enfin, il a informé ses parents qu'il voulait se marier avec moi. C'était la toute première fois qu'il leur parlait de moi. Puis il a écrit à mon père. Toujours avec les mêmes réserves: moi une fille gaie, saine, vivante et lui, silencieux, asocial, maussade, hypocondriaque, tout son être absorbé par la littérature. Il a écrit à mon père que dans sa propre famille, même parmi les meilleures, les plus gentilles personnes au monde, il se sentait plus étranger qu'un étranger. Il se demandait comment je pourrais jamais le supporter, lui et sa littérature, très douteuse, même à ses propres yeux. Ce ne seraient pas les faits, qui l'empêcheraient de se marier, mais la peur, une insurmontable peur du bonheur.

VII. En 1913, vers la fin de l'année, il m'a annoncé une nouvelle visite à Berlin. Je lui écrivais de moins en moins. Il s'est plaint de l'absence de mes lettres et m'a

reproché de le vouloir différent qu'il n'était et de trop le critiquer. Il m'a demandé d'accepter qui il était et qui il était devenu par amour pour moi.

Pendant quelque temps, je n'ai plus répondu à ses lettres, ni à ses télégrammes. Quand je l'ai appelé un jour au téléphone, il a fini par ressentir une folle envie de me revoir, comme il me l'a écrit plus tard. Il voulait venir à Berlin. Il refusait d'entendre l'hésitation dans ma voix, mon manque d'envie d'aller le chercher à la gare.

Pendant notre dernière conversation au Tiergarten, je suis restée silencieuse. Il a trouvé cela très humiliant. Il l'a vécu comme un dégoût et une sombre haine envers lui. Il m'a reproché de ne pas parler comme j'écrivais.

Il m'a assurée de son amour. Nous nous sommes de nouveau rapprochés. Nous avons une nouvelle fois décidé de nous fiancer. Il est venu deux jours à Berlin. Il était fatigué, inattentif, nerveux, et semblait indifférent. Nous n'étions jamais seuls, et il s'en est plaint plus tard, de n'avoir même pas pu m'embrasser dans le calme. Finalement il souhaitait vraiment que nous nous marions.

Je suis allée le voir à Prague. Nous avons commencé à chercher un appartement ensemble. Il me trouvait belle et je me sentais finalement assez bien. On n'a pas beaucoup parlé, j'étais plutôt silencieuse. J'ai recommencé à lui écrire plus régulièrement. Mais finalement, on s'est de nouveau séparés. Nous avons une nouvelle fois rompu nos fiançailles. Cela s'est passé à l'hôtel „Cour Ascane“, en présence de deux amis et de mon père. Franz a écrit une lettre à mes parents pour s'excuser de tout. Il m'a présentée comme sa plus grande amie et en même temps la plus grande ennemie de son travail.

J'ai crié contre lui à la „Cour Ascane“. Il n'a presque rien dit, ou alors en bafouillant, comme terrorisé.

VIII. Plus tard il m'a écrit qu'il m'aimait, que j'avais souffert deux ans pour rien à cause de lui et que je ne pourrais pas comprendre sa situation. Une de ses dernières phrases a été: „Je ne peux pas croire que dans aucun conte merveilleux, personne n'ait jamais et plus désespérément lutté pour une femme que moi pour toi, et cela depuis le début et sans cesse de nouveau et peut-être pour toujours.“

IX. Le 9 septembre 1917, il m'a écrit qu'il était atteint aux deux poumons, de la tuberculose, qu'il se rendait pour au moins trois mois à la campagne. Je suis allée le voir en septembre à la clinique de Zürau. Pour lui, cette maladie n'était pas qu'une maladie, mais une banqueroute. Il était convaincu qu'il ne resterait pas en vie. Le dernier mot que j'ai lu de lui a été le mot „cendre“. Sept ans avant sa mort.“

Max Pulver:

I. C'était l'hiver 1917. Nous souffrions beaucoup de la faim à Munich. C'est ici que j'ai vu Franz Kafka pour la première fois. Jusque là il n'avait été pour moi qu'un grand, mais lointain nom. On disait qu'il avait écrit des textes importants, mais il n'avait publié que quelques brefs récits. Qui était cet homme?

Franz Kafka était une rumeur. La rumeur d'un homme qui souffrait et se faisait souffrir, qui poussait si loin la haine envers son père qu'il se détruisait lui-même. La rumeur d'un suicidaire qui agissait au nom d'une justice punitive. Son père, tous les pères, le monde des pères et des autorités étaient impliqués dans son procès. Voilà la légende qui courait sur lui.

Kafka nous apparaissait moins comme un poète, que comme un juge de l'intimité humaine. A présent cet homme étrange était venu de Prague à Munich, malgré la guerre et la frontière. Voilà que le juge était là, et je suis allé vers lui, comme si le procès avait lieu contre moi-même. Kafka était assis sur une plateforme, près d'un pupitre, le visage blême, les cheveux bruns; un personnage incapable de dissiper sa gêne d'être là. Ainsi lisait-il, assis en biais, un texte inédit, „A la colonie pénitentiaire“. Sa voix avait beau avoir l'air de s'excuser, ses images me pénétraient comme des couteaux, des aiguilles de glace douloureuses.

Jamais des paroles n'avaient produit un tel effet sur moi. Je suis resté jusqu'à la fin, même si mon cœur s'arrêtait par moments de battre.

J'ai pris rendez-vous avec Kafka pour une promenade le lendemain. Dans la grisaille brumeuse d'un jour de novembre, nous avons traversé des champs de chaume recouverts par le gel. Le monde semblait évanoui et sans espoir. Kafka essayait sans arrêt de reprendre son souffle. Une maladie des poumons était devenue pour lui une arme contre ce monde, surtout contre son père. Il était comme tétanisé devant son image du père. Cette haine m'était incompréhensible. Mais Kafka ne voulait pas entendre mes objections, il était obsédé par sa vision du monde dans laquelle le père était l'origine du mal. Heureux dans son amertume d'avoir trouvé le coupable, il lui donnait pourtant étrangement raison. Le fils, en apparence un insurgé, se soumet en réalité à ce père patriarche. Le fils donne raison au père et exécute contre lui-même son propre jugement. Un violent amour se cache derrière cette haine insensée: le fils ne peut haïr son père à ce point que parce qu'il lui avait voué jadis un amour infini.

II. En 1924, j'ai lu la nouvelle de sa mort dans un train entre Vienne et Linz. Avec cet homme étrange, la rumeur s'était déjà transformée en mythe de son vivant. Kafka survit au beau milieu de la grisaille de notre époque; une lumière étrangement blaflarde, qui, même si elle ne nous est d'aucun réconfort, continue à briller.

MILENA:

I. Max Brod m'a demandé comment il était possible, que Franz Kafka craigne l'amour, mais pas la vie. Je pense qu'il en est tout autrement. Pour lui la vie est quelque chose de totalement différent que pour tous les autres hommes. Il ne comprend pas les choses les plus simples. Sa gêne envers l'argent par exemple est presque la même que celle qu'il éprouve envers les femmes. Tout cela lui est entièrement étranger. Franz ne pouvait pas vivre. Franz n'avait pas la capacité de vivre. Franz n'aurait jamais pu guérir. Franz devait mourir jeune. Il était sans la moindre défense. C'est pourquoi il était exposé à tout ce dont nous autres sommes protégés. Il était nu parmi les habillés. Ses livres sont étonnantes. Kafka lui-même était bien plus étonnant encore.

II: J'ai entre les mains la lettre que Franz m'a écrite de la Tatra, qui contient à la fois une demande urgente et un ordre: „Ne pas s'écrire et éviter de se rencontrer; accepte cette demande en silence, elle seule peut me permettre de continuer à vivre, tout le reste ne fait que me détruire.“

J'ai demandé à Max Brod, j'avais confiance en lui, dans cette heure peut-être la plus difficile de ma vie: „S'il vous plaît, comprenez ce que je veux.

Je sais qui est Franz; je sais ce qui est arrivé et je ne sais pas ce qui est arrivé. Vous étiez avec lui ces derniers temps, vous devez le savoir: Suis-je coupable ou ne suis-je pas coupable?“ Par ailleurs j'ai demandé à M. Brod comment Franz Kafka allait. Depuis des mois je n'avais aucune nouvelle de lui.

Sa peur, je la connaissais jusqu'au plus profond de moi-même. Elle existait bien avant moi, avant notre rencontre. J'ai connu sa peur avant de le connaître lui. Pendant les quatre jours qu'il a passé à mes côtés, il l'avait perdue.

III: Ne pas s'écrire et éviter de se rencontrer. Accepte seulement cette demande en silence. Elle seule peut me permettre de continuer à vivre. Tout le reste ne fait que me détruire.

IV. Je crois plutôt que c'est nous tous, le monde entier et tous les hommes, qui sommes malades et lui le seul être sain, le seul à comprendre et à sentir juste, le seul être vraiment pur. Ce n'est pas contre la vie qu'il se révoltait, mais seulement contre une certaine façon de vivre. Si j'avais réussi à rester avec lui, il aurait pu vivre heureux avec moi.

V. J'ai été bouleversée, j'ignorais que sa maladie était si grave. Après sa mort j'ai publié une nécrologie dans le journal „Pardon listy“ à Prague. J'y ai écrit: „Avant hier est mort Dr. Franz Kafka, un écrivain allemand qui vivait à Prague. Peu de gens le connaissaient ici, car c'était un solitaire, un sage, un être effrayé par le monde. Il en savait sur le monde dix mille fois plus que tous les hommes du monde.

Il a écrit les livres les plus importants de la jeune littérature allemande, on y retrouve les luttes de la génération d'aujourd'hui partout dans le monde. Ils sont

pleins d'ironie et du regard sensible d'un homme qui voyait le monde si clairement qu'il ne pouvait pas le supporter et devait en mourir.

DORA DIAMANT:

I. J'ai rencontré Kafka pour la première fois au bord de la mer Baltique en été 1923. A l'époque j'avais seulement dix-neuf ans et je travaillais dans un camp de vacances du Foyer populaire juif à Müritz près de Stettin. Un jour à la plage, j'ai vu une famille, les parents et deux enfants, en train de jouer. L'homme m'a particulièrement frappé. Je n'arrivais pas à l'oublier. Je les ai même suivis dans la ville.

Un jour, on nous a annoncé au Foyer populaire que le Dr Franz Kafka allait venir dîner avec nous. A cette heure là j'avais beaucoup à faire dans la cuisine. Quand j'ai levé les yeux de mon travail, la pièce s'était assombrie, il y avait quelqu'un dehors devant la fenêtre. J'ai reconnu l'homme de la plage. Puis il est entré. J'ignorais que c'était Kafka, et que la femme avec laquelle je l'avais vu à la plage était sa soeur.

Le soir, nous étions tous assis sur des bancs à de longues tables. Un petit garçon s'est levé, et, en sortant, il s'est senti si gêné qu'il est tombé par terre. Kafka lui a dit avec des yeux brillant d'admiration: „Avec quelle agilité tu es tombé, et avec quelle agilité tu t'es relevé.“

Ces mots, quand j'y ai repensé plus tard, semblaient vouloir dire que tout peut être sauvé, sauf Kafka lui-même.

II. Pourquoi Kafka m'a-t-il fait une si forte impression? Je venais de l'Est, telle une créature sombre pleine de rêves et de prémonitions, comme sortie d'un roman de Dostoïevski.

Quand j'ai vu Kafka pour la première fois, son image correspondait exactement à l'idée que je me faisais de l'homme. Lui aussi se tournait vers moi avec attention, comme s'il attendait quelque chose de ma part.

Le plus frappant dans son visage, c'était ses yeux. Il avait des yeux marrons et timides, qui brillaient quand il parlait. On y décelait parfois une étincelle d'humour, plus de la malice que de l'ironie, comme s'il savait des choses que les autres ignoraient.

Kafka se devait d'écrire, parce que l'écriture était son oxygène. ((Il respirait au rythme de ses journées d'écriture.)) Quand on dit qu'il écrivait quatorze jours de suite, cela signifie que pendant quatorze soirées et quatorze nuits, il n'arrêtait pas d'écrire.

Généralement, avant de se mettre à écrire, il marchait d'un pas lourd en long et en large, d'un air renfrogné. Il parlait peu, mangeait sans appétit, ne s'intéressait à rien, et était très abattu.

Souvent, il me lisait ce qu'il venait d'écrire, sans jamais rien analyser ni expliquer. De temps à autre, il disait: „J'aimerais bien savoir si j'ai échappé à

mes fantômes.“ Pour libérer son âme de ses „fantômes“, il voulait brûler tout ce qu'il avait écrit. J'ai respecté sa volonté, et quand il était malade et alité, j'ai brûlé sous ses yeux quelques uns de ses travaux. Ce qu'il voulait vraiment écrire viendrait plus tard, quand il aurait conquis sa „liberté“.

III. Echapper à l'emprise de Prague, a été la grande réussite de sa vie, même si elle est arrivée très tard. Il ne haïssait pas Prague à proprement parler. Il souffrait surtout de la peur d'être à nouveau dépendant de ses parents. Je suis restée à Berlin. Kafka ne voulait pas que je vienne à Prague, dans la maison où était né tout son malheur.

IV. D'une certaine manière Kafka acceptait sa maladie, même si à la fin il aurait bien aimé continuer à vivre. Il a quitté Prague très malade, mais parfaitement lucide.

V. Je l'ai retrouvé dans un sanatorium de la forêt viennoise, où sa soeur l'avait amené. C'est ici qu'on a diagnostiqué pour la première fois la tuberculose du larynx. Comme il ne devait plus parler, il m'a tout noté, surtout l'effet désastreux qu'avait eu Prague sur lui.

Il avait une belle chambre, constamment exposée au soleil, avec un balcon. Je suis restée avec lui. Plus tard son ami le Dr. Klopstock, nous a rejoint. De ce sanatorium, Kafka a écrit plusieurs lettres à ses parents, à ses soeurs et à Max Brod, qui est venu le voir.

VI. Le soir avant sa mort, il relisait des épreuves. Vers quatre heures du matin, j'ai fait venir le Dr Klopstock parce que Kafka avait du mal à respirer. Il a immédiatement décelé la crise, et a réveillé le médecin, qui lui a déposé un paquet de glace sur la gorge. Le lendemain vers midi, Kafka est mort. C'était le 3 juin 1924.

VII. J'ai une envie folle d'être avec Franz. Je ressens une terrible nostalgie de ce temps passé avec lui. Cela me bouleverse quand j'y pense. Je rêvais d'avoir un enfant avec lui et que nous partions ensemble en Palestine. Maintenant j'ai un enfant, sans Franz, et je pars en Palestine, sans Franz. Mais son argent me permet de payer le billet pour le voyage. Au moins ça.

KAFKA: Textes définitifs

I.

J'ai été élevé au cœur même de la ville, en plein cœur de la ville.

C'est ma vieille ville natale, et j'erre lentement, d'un pas hésitant, à travers ses ruelles.

Ma vie, c'est l'hésitation avant la naissance.

Peut-être que mon enfance a été trop courte.

Le temps passe et on passe avec lui, sans but ni raison.

Parfois l'étonnement devant ces nuages incolores et absurdes qui défilent presque sans arrêt.

Où est l'éternel printemps?

II.

Hier soir à 10 heures, je suis descendu, de mon pas triste, par la rue Zeltner.

Je me sentais mieux au cimetière qu'en ville, et cela a duré. Je marchais lentement à travers la ville comme à travers un cimetière.

J'ai été élevé au cœur même de la ville, en plein cœur de la ville.

C'est ma vieille ville natale et j'erre lentement, d'un pas hésitant, à travers ses ruelles.

Ce supplice maintenant de revenir sur la Place Alstätter. Et au bout, dans la rue de Fer, il tombe encore sur de la populace en train de donner la chasse aux juifs.

III.

Ces derniers et terribles temps, innombrables, des promenades presque ininterrompues, des nuits, des jours, je suis inapte à tout, sauf à la douleur.

Il sera toujours plus beau d'aller au Belvédère en passant par le pont, qu'au ciel en traversant la rivière.

J'en viens toujours à la même conclusion: l'éducation m'a plus abimé que tous les gens que je connais, et plus encore que je ne peux le comprendre.

IV.

Là au bureau est le véritable enfer, un autre je ne le crains plus.

Tant que je ne serai pas libéré de mon bureau, il est absolu-ment clair que je serai tout simplement perdu. Il s'agit seulement, tant que cela dure, de garder la tête suffisamment haute pour ne pas me noyer.

J'écris tout cela sans doute par désespoir à l'égard de mon corps et de l'avenir avec ce corps.

V.

Cela fait maintenant plus de vingt ans que je suis dans cette ville. Vingt fois j'y ai passé chaque saison. Les arbres y ont grandi en vingt ans. Comme on se sent redevenir petit à leurs pieds.

Je ne peux pas vivre à Prague. Mais estce que je pourrais vivre ailleurs? Je ne le sais pas. Mais je sais que je ne peux pas vivre ici, je le sais sans le moindre doute.

Tous les après-midi, je les passe dans les ruelles et je baigne dans la haine du juif. N'est-il pas naturel de partir d'un lieu où l'on vous hait tant?

VI. (LETTRE AU PÈRE 1):

Cher père, tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires. J'étais un enfant craintif, pourtant j'étais sans doute aussi têtu, comme le sont les enfants. Sans doute aussi que la mère m'a gâté, mais je ne peux pas croire que j'aie été particulièrement difficile à mener. Je ne peux pas croire qu'un mot gentil, en me prenant simplement par la main, un regard doux, n'auraient pas permis d'obtenir de moi tout ce qu'on voulait.

A cette époque, j'aurais eu besoin d'encouragement en toutes circonstances. J'étais déjà écrasé par ta seule présence physique. Tu t'étais élevé dans l'échelle sociale par ta seule force, par conséquent tu avais une confiance absolue en ta propre opinion. Dans ton fauteuil tu gouvernais le monde. Ton opinion était toujours juste. Toute autre personne était folle, hystérique, meschugge, anormale. Tu as pris à mes yeux ce côté énigmatique qu'ont tous les tyrans dont le droit se fonde sur leur propre personne et non pas sur la pensée. Très tôt tu m'as interdit la parole. Ta menace: „Pas un mot de contradiction!“ et avec elle, la main levée, m'a toujours accompagné. J'ai fini par parler devant toi d'une manière hésitante, bégayante, et finalement je me suis tu, parce que face à toi, je n'arrivais ni à penser ni à parler. Si j'avais voulu te fuir, j'aurais dû fuir toute la famille, même la mère. On pouvait certes toujours trouver protection auprès d'elle, mais seulement

en relation à toi. Elle t'aimait trop et elle t'était trop soumise, pour représenter à la longue une force autonome soutenant l'enfant dans son combat.

J'étais toujours dans la honte: soit que j'obéisse à tes ordres, et c'était la honte, soit que je leur résiste, et c'était encore la honte. J'avais perdu en face de toi la confiance en moi et reçu en échange un immense sentiment de culpabilité.

VII. (Lettre au père 2)

Je n'ai pas réussi non plus à me sauver de toi en me réfugiant dans le judaïsme. Là le salut aurait pourtant été pensable, même plus, il aurait été pensable que nous nous soyons retrouvés tous deux dans le judaïsme. Mais c'était quoi ce judaïsme que j'ai reçu de toi? Quand j'étais enfant, je me suis reproché, avec ton accord, de ne pas aller assez souvent au temple, de ne pas jeûner, etc.

Toi tu allais au temple environ quatre fois par an. Tu y étais finalement plus proche des indifférents que des convaincus. Tu t'acquittais patiemment des prières comme d'une formalité et tu m'as parfois surpris en me montrant dans ton livre le passage qu'on était en train de réciter. Il y avait dans ce geste encore assez de judaïsme, mais trop peu pour pouvoir être transmis à l'enfant. Ton comportement ces dernières années m'a donné une certaine confirmation a posteriori de ta vision du judaïsme, quand il t'est apparu que je m'intéressais plus qu'avant aux questions juives. Comme tu éprouves à priori de l'aversion pour chacune de mes préoccupations, tu en as eu là aussi. Si ton judaïsme avait été plus fort, ton exemple aurait été plus fort aussi. Tu as touché plus juste en ayant de l'aversion pour mon activité littéraire, ainsi que, sans le comprendre, pour tout ce qui s'y rattachait. Là je m'étais effectivement en partie éloigné de toi par mes propres moyens.

Ce que j'écrivais ne parlait que de toi. Je ne faisais que me plaindre de ce dont je ne pouvais pas me plaindre sur ta poitrine. C'était, intentionnellement traîné en longueur, un adieu à toi.

Parfois, je m'imagine la carte de la terre déployée, et toi, étendu dessus en travers, la recouvrant entièrement. Et c'est alors comme si, pour ma vie, il ne me restait que les contrées que tu ne couvres pas, ou qui ne sont pas à ta portée.

VIII.

Tôt ce matin, pour la première fois depuis longtemps, de nouveau ressentis cette joie à l'idée d'un couteau retourné dans mon cœur.

J'écris tout cela sans doute par désespoir à l'égard de mon corps et de l'avenir avec ce corps.

Une chose est sûre, ce qui empêche le plus tout progrès en moi, c'est l'état de mon corps. Avec un tel corps on ne peut arriver à rien. Il faudra que je m'habitue à son ratage permanent.

Je veux écrire avec un perpétuel tremblement sur le front.

Je ne peux plus quitter mon Journal. Je dois m'y accrocher, c'est tout ce que je peux faire. Je voudrais pouvoir expliquer ce sentiment de bonheur que je ressens de temps en temps, comme maintenant par exemple.

Je vis dans ma famille parmi les meilleurs et les plus aimables êtres humains, mais je leur suis plus étranger qu'un étranger. Avec ma mère j'ai échangé ces dernières années à peine plus de vingt mots par jour, avec mon père j'ai rarement échangé plus qu'un bonjour. Je ne parle absolument pas avec mes soeurs mariées ni avec mes beaux-frères, sans pour autant être fâché avec eux. La raison en est tout simplement que je n'ai absolument rien à leur dire. Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais, car cela me dérange et me retient.

IX.

Cela fait maintenant plus de vingt ans que je suis dans cette ville. Vingt fois j'y ai passé chaque saison. Les arbres ont grandi en vingt ans. Comme on se sent redevenir petit à leurs pieds.

Parfois l'étonnement devant ces nuages incolores et absurdes qui défilent presque sans arrêt.

Le souhait d'une solitude absolue.

Ces derniers et terribles temps, innombrables, des promenades presque ininterrompues, des nuits, des jours, je suis inapte à tout, sauf à la douleur.

Mon monde s'écroule. Ce n'est pas de cet effondrement dont je me plains. C'est d'être né dont je me plains, c'est de la lumière du soleil dont je me plains.

Le temps passe et on passe avec lui, sans but ni raison.

Où est l'éternel printemps?

X.

C'est ma vieille ville natale et j'erre lentement, d'un pas hésitant, à travers ses ruelles.

Je ne peux pas vivre à Prague. Je ne sais pas si je pourrais vivre ailleurs, mais je suis sûr que je ne peux pas vivre ici.

Je ne peux parler avec personne, surtout pas avec mes parents. C'est comme si la vue de ceux dont je suis issu provoquait en moi de l'effroi.

J'abandonnerai mon poste; cet abandon est en fait mon plus grand espoir. Je me marierai et je quitterai Prague, pour aller peut-être à Berlin.

Je ne peux pas dormir, rien que des rêves, pas de sommeil.

Pendant des semaines, j'ai eu peur d'être seul dans ma chambre. Pendant des semaines entières je n'ai connu le sommeil que comme une fièvre.

XI.

Je ne peux pas dormir, rien que des rêves, pas de sommeil.

Pendant des semaines, j'ai peur d'être seul dans ma chambre. Pendant des semaines entières je n'ai connu le sommeil que comme une fièvre.

Rêvé de Felice comme d'une morte.

Nous n'avons encore eu aucun bon moment ensemble pendant lequel j'aurais respiré librement.

Je ne peux pas vivre sans elle, avec elle non plus.

Je crois qu'il est impossible que nous nous unissions jamais, mais au moment décisif, je n'ose pas le dire, ni à elle, ni à moi.

XII.

J'ai été élevé au cœur même de la ville, en plein cœur de la ville.

C'est ma vieille ville natale et j'erre lentement, d'un pas hésitant, à travers ses ruelles.

Et quand vers le matin, il faisait toujours chaud et beau, nous avons traversé le pont Charles et nous sommes rentrés à la maison, j'étais alors bien heureux.

Traverser le Quai, le pont de pierre, le nouveau pont, rentrer à la maison. D'excitantes statues de saints sur le pont Charles. L'étrange lumière du crépuscule de l'été et le vide nocturne du pont.

Il y a un but, mais pas de chemin, ce que nous appelons chemin est hésitation.

Ma vie c'est l'hésitation avant la naissance.

Peut-être que mon enfance a été trop courte.

XIII.

Jamais je ne pourrai, comme je le devrai, taire la vérité que je me tiens pour perdu, si je te perds.

Dans ta dernière lettre je lis cette phrase, tu l'avais déjà écrite une fois, moi probablement aussi: „Nous nous appartenons absolument.“

Aujourd'hui, je me suis lavé les mains dehors dans le corridor sombre, quand j'ai pensé à toi si fortement, que j'ai dû aller à la fenêtre, pour chercher dans le ciel gris au moins une consolation. C'est ainsi que je vis.

Mon amour, ne me fait pas tant souffrir, ne me fait pas tant souffrir. Tu me laisses aujourd'hui samedi sans une lettre, justement aujourd'hui alors que j'ai cru, qu'elle devait arriver aussi certainement que le jour après la nuit.

Comprends seulement, chère Felice, que je devrais te perdre toi et tout le reste, si je perds un jour l'écriture.

Quand je n'écris pas, je sens comme une main intraitable qui me pousse hors de la vie.

C'est comme si je tombais d'en haut sur les choses et que je les apercevais seulement dans la confusion de la chute.

Je manque totalement de confiance en moi. C'est seulement pendant les moments heureux, lorsque j'écris, que je la trouve, sinon le monde suit son chemin monstrueux entièrement tourné contre moi.

XIV.

Se marier, fonder une famille, accepter tous les enfants qui viennent, les élever dans ce monde incertain et même les guider un peu, est, j'en suis convaincu, la plus grande chose que peut réussir un être humain. Pourquoi alors ne me suis-je pas marié? J'aurais une famille, l'objectif le plus élevé qu'à mon avis on puisse atteindre, et que tu as atteint, toi. Je serais ton égal. Toute vieille honte et tyrannie, éternellement renouvelées, ne seraient plus qu'histoire ancienne. Ce serait alors merveilleux, mais là, déjà, cela devient impensable. C'est trop, tout cela ne peut pas être accompli.

Je ne me préoccupais que de moi-même. Et comme je ne suis jamais sûr de rien, même de ce qui m'est le plus proche, mon propre corps m'est devenu incertain. J'osais à peine bouger, je suis resté affaibli, jusqu'à ce qu'avec cet effort surhumain de vouloir me marier, du sang me sorte des poumons.

XV.

Je ne peux pas dormir, des rêves seulement, pas de sommeil.

Depuis dix-huit jours je n'ai rien fait d'autre que d'écrire des lettres, lu des lettres, et surtout regardé par la fenêtre.

S'il n'y avait pas la peur qui me tenaille depuis quelques jours, je serais presque tout à fait en bonne santé.

Pensez aussi Milena, comment je suis venu vers vous, quel voyage de trente-huit ans j'ai derrière moi, et puisque je suis juif, un voyage bien plus long encore. Je me trouve sur un chemin si dangereux, Milena. Vous, vous êtes solide près d'un arbre, jeune, belle. Vos yeux reflètent la douleur du monde.

Mon monde à moi s'écroule. Ce n'est pas de cet effondrement dont je me plains. C'est d'être né dont je me plains, c'est de la lumière du soleil dont je me plains.

Parfois je crois que je comprends le péché comme personne au monde.

XVI.

Ces derniers et terribles temps, innombrables, des promenades presque ininterrompues, des nuits, des jours, je suis inapte à tout, sauf à la douleur.

Où est l'éternel printemps?

Le temps passe et on passe avec lui, sans but ni raison.

La destruction systématique de moi-même au fil des années est étonnante, comme une rupture de digue se développant lentement, une action pleinement intentionnelle.

J'en viens toujours à la même conclusion: l'éducation m'a plus abîmé que tous les gens que je connais, et bien plus encore que je ne peux le comprendre.

XVII.

Milena partie après quatre visites. Quatre jours plus tranquilles au milieu d'autres, douloureux.

Je suis fatigué, je ne sais rien, et je ne veux rien d'autre que poser ma tête sur tes genoux, sentir ta main sur ma tête et rester ainsi à travers toutes les éternités.

XVIII.

Je suis parti de chez moi et je dois toujours écrire à ma famille, même si ce chez moi a depuis longtemps été emporté dans l'éternité.

Mon cher Max, comme tu es bon avec moi. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi ces dernières semaines. Je suis très affaibli, mais on me soigne bien ici. Adieu, mon cher bon Max.

Où est l'éternel printemps?

Mettez-moi un instant la main sur le front pour que je reprenne courage.

Encore une fois j'ai crié à pleine gorge à la face du monde. Puis on m'a bâillonné, on m'a lié pieds et mains et on m'a mis un bandeau devant les yeux.

Y avait-il des objections qu'on avait oubliées? Certainement, il y en avait. La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut

vivre. Où était le juge qu'il n'avait jamais vu? Où était la Haute cour devant laquelle il n'était jamais parvenu? J'ai à parler. Je lève les mains.